

CAHIERS 93
METANOIA

93

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Ass. Métanoïa
Loi de 1901
Tirage : 3.98
Impr. du Crestois
26400 Crest

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

LA NON-DUALITE (suite) 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS 9

LOGION 106 10

MIETTES DE GNOSE 15

RECHERCHES

POONJA 17

CHINE : VOYAGE INTERIEUR (suite) par Yves Moatty 19

L'ANGE - Huitième Elégie 26

LE DHAMMAPADA (suite) 34

LA GNOSE AU QUOTIDIEN 40

POESIES 48

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association METANOÏA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

■ Cahiers 1975 -----	200 F.
■ Cahiers 1976 -----	200 F.
■ Cahiers 1977 -----	200 F.
■ Cahiers 1978 -----	200 F.
■ Cahiers 1979 -----	200 F.
■ Cahiers 1980 -----	200 F.
■ Cahiers 1981 -----	200 F.
■ Cahiers 1982 -----	200 F.
■ Cahiers 1983 -----	200 F.
■ Cahiers 1984 -----	200 F.
■ Cahiers 1985 -----	200 F.
■ Cahiers 1986 -----	200 F.
■ Cahiers 1987 -----	200 F.
■ Cahiers 1988 -----	200 F.
■ Cahiers 1989 -----	200 F.
■ Cahiers 1990 -----	200 F.
■ Cahiers 1991 -----	200 F.
■ Cahiers 1992 -----	200 F.
■ Cahiers 1993 -----	200 F.
■ Cahiers 1994 -----	200 F.
■ Cahiers 1995 -----	200 F.
■ Cahiers 1996 -----	200 F.
■ Cahiers 1997 -----	200 F.

Les frais de port seront indiqués en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 40 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou.

EDITORIAL

NON-DUALITE

(suite)

L'opposition naît et se fortifie dans la revendication qui pousse l'homme à s'affirmer. La sagesse consiste à rechercher la voie où se concilient les oppositions apparentes. Tout le monde connaît le T'ai-ki, diagramme montrant l'union du yin et du yang enclos dans un cercle, chacun en occupant la moitié. Le yin est représenté par la partie noire, le yang par la partie blanche, les deux étant de surface rigoureusement égale. Le cercle qui les entoure est le Tao, principe supérieur et conciliateur qui règle leur alternance dans la dualité que nous constatons partout dans la nature : vie-mort, construction-destruction, lumière-ombre, etc., alternance qui a sa correspondance dans le monde nouménal du yin et du yang.

Le point clair au centre du yin et le point foncé au centre du yang indiquent que chaque élément du dualisme renferme une part de son contraire. C'est ainsi qu'on dit que tout homme a en lui une composante féminine et vice versa.

Dans le processus qui conduit à l'éveil, le Tao nous enseigne qu'il faut compenser la préférence affective que nous considérons comme positive par la qualité opposée appelée négative.

A y regarder d'un peu près, la pédagogie du *Tao te king* est finalement très réaliste. La prétention fondamentale de l'homme à être tout-puissant en tant qu'individu dans le monde des phénomènes l'invite soit directement soit d'une façon détournée à s'élever, car, dans son optique, ce qui est en haut est de la nature de l'Etre et ce qui est en bas s'apparente au néant. Tous ses automatismes psychologiques sont fondés sur les éléments positifs du dualisme.

Les joies sont des satisfactions du moi et les souffrances en sont les blessures. Les joies affirment le moi, les blessures le nient. Si le moi cesse de revendiquer, il supprime du même coup la cause de ses souffrances. On comprend dès lors que pour surmonter le dualisme joie-souffrance, l'auteur du *Tao te king* insiste tellement sur l'attitude juste qui coupe court à la revendication et permet de saisir que le vrai bien réside justement là où nous placions notre présent mal.

Celui qui se dresse sur la pointe des pieds ne peut se tenir debout. Celui qui étend les jambes ne peut marcher. Celui qui se met en vue reste obscur ; celui qui est satisfait de lui n'est pas estimé ; celui qui se glorifie est sans mérite, celui qui est orgueilleux cesse de croître. Par rapport au Tao, ces façons d'agir sont comme les vomissures et les tumeurs qui répugnent aux êtres. C'est pourquoi celui qui a le Tao ne suit pas cette route¹.

La métaphysique du Tao est servie, comme le message de Jésus, par une pédagogie qui relève du bon sens et de la réalité quotidienne : *Pourquoi dit-on : honneurs et tribulations vont avec la personne ? Le moi est ce par quoi on a des tribulations. C'est parce que nous*

avons une individualité qu'elles nous frappent²... De là le soin avec lequel le Tao nous enseigne la voie de la simplicité : ... ce qui est précieux a pour origine ce qui a peu de valeur, et ce qui est élevé est fondé sur ce qui est bas³.

A propos de l'esprit d'enfance qui est requis pour entrer dans le Royaume, nous avons vu déjà Jésus insister sur le privilège de ce qui est petit pour dévoiler ce qui est grand⁴. Il dit sans ambiguïté : *Si quelqu'un veut être premier il sera dernier de tous et serviteur de tous⁵*. Partant d'un enseignement identique, le Tao constate : *... Parmi les êtres, les uns diminuent en s'augmentant, les autres s'augmentent en se diminuant⁶*. La ligne de conduite de celui qui a des responsabilités est tracée dans le Tao comme chez Jésus :

La perfection pour celui qui commande, c'est d'être pacifique ; pour celui qui combat, c'est d'être sans colère ; pour celui qui veut vaincre, c'est de ne pas lutter ; pour celui qui se sert des hommes, c'est de se mettre au-dessous d'eux.

Cela s'appelle la vertu du Non-lutter, l'art de se servir des forces humaines en coopérant avec le Ciel, suprême sagesse des Anciens⁷.

Lorsque Hui-neng déclare que *dès le commencement aucune chose n'est*, il exprime à la fois l'idée dominante de sa conception du Tch'an et la continuité de son enseignement avec la tradition védantique qui voit dans le monde de la manifestation une illusion se traduisant par la distinction sujet-percevant et objet-perçu. Tant qu'il y a quelque chose à voir, il y a dualité, il n'y a pas vision. La vision dans le vide, telle est selon Hui-neng la vision véritable, la vision éternelle : *Aussi longtemps qu'il existe une manière dualiste de regarder les choses, il n'y a pas de libération. La lumière affronte l'obscurité ; les passions se dressent devant l'illumination⁸...* Pour Hui-neng, notre nature véritable ne fait qu'un avec la Réalité : *Notre esprit recèle son propre Bouddha et ce Bouddha en-soi est le véritable Bouddha*. Le mot Réalité chez Hui-neng correspond au mot Royaume chez Jésus : *Le Royaume est à l'intérieur de vous et il est à l'extérieur de vous*. Seulement, pour percevoir la Réalité, pour voir le Royaume, il faut transcender le dualisme : *Aux yeux des gens ordinaires la lumière et l'obscurité semblent deux choses différentes. Mais ceux qui ont la sagesse et l'intelligence possèdent une vision pénétrante au point qu'il ne peut exister pour eux de dualité dans la nature propre⁹*. Jésus qui détient la vision pénétrante est habilité à nous dire :

*Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu,
et ce que l'oreille n'a pas entendu,
et ce que la main n'a pas touché,
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme¹⁰.*
Il peut affirmer de la même façon :
*Lorsque vous ferez le deux Un,
vous serez Fils de l'homme¹¹.*

Ce qu'il tente d'apporter aux juifs est si nouveau, si inattendu et si déroutant par rapport aux événements extérieurs qu'ils attendent que Jésus se doit de préparer les disciples aux questions qui vont leur être posées. Il dit :

*S'ils vous demandent :
quel est le signe de votre Père qui est en vous ?
dites-leur :*

C'est un mouvement et un repos¹².

De la même façon, Lin-tsi dit : *Mouvement et non-mouvement sont deux aspects du Soi¹³.*

Le Royaume, ou le Soi, réunit à la fois l'activité et la passivité, comme la possibilité universelle englobe l'Être et le Non-Être. Mettre l'accent sur l'un des aspects de l'infinitude, c'est fausser le jeu :

*Quand l'activité cesse et que la passivité prévaut,
celle-ci à son tour n'en est que plus active.
Demeurant dans le mouvement ou la quiétude,
comment pourrions-nous connaître l'Un ?¹⁴*

Du reste si la créature acquiert la vision juste, elle est tout entière sous l'emprise du mouvement et du repos qui sont en elle, qui sont elle. Le visage du Père apparaît dans sa confondante beauté.

*Jésus a dit :
Quand vous verrez
Celui qui n'a pas été engendré de la femme,
prosternez-vous sur votre visage,
et adorez-le :
c'est celui-là, votre Père¹⁵.*

L'attitude requise de la part de la créature est celle du serviteur qui attend le retour de son maître¹⁶ ou celle des vierges avisées qui attendent l'époux¹⁷. La ferveur de l'attente est à la fois activité et quiétude ou mouvement et repos. Cependant le dynamisme qui anime son comportement ne vient pas d'elle, mais de l'être divin.

La doctrine de la non-dualité est une hérésie aux yeux de la théologie chrétienne. Dieu ayant fait irruption dans l'histoire en la personne du Christ, le destin de l'homme, d'après la doctrine de l'Eglise, en fut transformé et promu à une dignité nouvelle. C'est la nouvelle Alliance où l'homme, tout en participant à la vie divine, demeure éternellement distinct de son Créateur. Sur ce point essentiel, les Eglises chrétiennes d'Orient constituent une sorte de transition entre le dualisme tranché de la tradition chrétienne et la doctrine de l'unique et immuable réalité du Soi qui investit le moi. Il est difficile, dans la tradition orthodoxe, de cerner le lien intime entre le créé et l'Incréé. Pour les Pères grecs, l'éternité n'exclut pas le mouvement. Dans la relation défiante, le créé passe réellement dans l'Incréé. Quel est finalement l'intervalle entre le fini qui baigne dans l'Infini et cet Infini lui-même ? La pénétration de l'un par l'autre opère-t-elle jusqu'à l'identification ? Il nous faut ici laisser aux clercs habitués aux joutes d'écoles le soin de faire la part de Dieu et celle de l'homme dans un domaine de subtilités dialectiques. Les zones frontières n'ont jamais une situation confortable ; soumises à des influences diverses, elles sont placées devant des choix difficiles et le compromis est souvent le parti dont il faut, en définitive, s'accommoder. Ainsi les Eglises orthodoxes ont cherché un équilibre impossible entre la non-dualité à laquelle elles étaient attachées comme à une pente naturelle et le dualisme qui leur était imposé par la théologie occidentale. En effet, les Eglises chrétiennes ont maintenu avec une vigilance et une force inlassables tout au long des siècles la distinction éternelle entre la créature et son Créateur ; et

la résurrection des corps à la fin des temps devait consacrer la revendication humaine. C'est la théologie revendicatrice du moi qui a amené la condamnation par l'Eglise de l'œuvre de Maître Eckhart.

Certains de ses admirateurs, encore attachés à la foi catholique, ont voulu voir dans cette condamnation le résultat de basses intrigues. Pourquoi ? L'Eglise a son enseignement défini et défendu par des dogmes ; elle était tout simplement conséquente avec elle-même lorsqu'elle intenta un procès à celui qui a clairement exprimé en maints passages de son œuvre que l'homme devait consentir au sacrifice total de son moi pour réintégrer le Père : *Le Père engendre sans cesse son Fils et je dis plus encore : il m'engendre en tant que lui, moi en tant que son être et sa nature*¹⁸.

La proposition la plus importante peut-être qui a été retenue contre Maître Eckhart ne laisse aucune ambiguïté sur sa doctrine de l'identification : *Tout ce qui est propre à la nature divine est aussi en totalité propre à l'homme juste et divin ; c'est pourquoi cet homme fait tout ce que Dieu fait et il a, en commun avec Dieu, créé le ciel et la terre et il est générateur du Verbe éternel et Dieu ne saurait rien faire sans un tel homme*¹⁹.

On a comparé l'enseignement de Maître Eckhart aux écrits des Pères grecs, des mystiques espagnols, des mystiques rhénans, etc., mais il a fallu reconnaître chaque fois que son cas était unique en Occident. En Orient, abstraction faite de sa terminologie, il eût été chez lui, dans la ligne la plus pure de la métaphysique traditionnelle. Nous savons, depuis qu'il est de nouveau à l'honneur, qu'une bonne partie de son œuvre a été perdue. Les titres de ses traités ont sur le plan qui nous occupe une signification éloquentes : *être et non-être, unité et multiple, vrai et faux, bien et mal, existence et essence, Dieu et néant*, etc. On retrouve ici les contraires qui s'opposent au niveau de la dualité et qui s'harmonisent sur un plan supérieur.

Dans le monde de la manifestation, la vie et la mort constituent les deux termes du plus grand des dualismes. Leur antagonisme est si puissant qu'il engendre la pire des angoisses. Au regard de l'individu, la vie se révolte contre la mort ; mais dans la perspective de l'ensemble des êtres vivants, la mort est condition de la vie :

*En vérité, en vérité, je vous le dis :
si le grain de blé, tombant à terre,
ne meurt pas,
il demeure seul ;
mais s'il meurt,
il porte beaucoup de fruit*²⁰.

Le sort de l'homme est comparable au grain de blé :
*Qui aime sa vie
la perdra,
et qui hait sa vie
en ce monde,
la gardera
pour la vie éternelle*²¹.

Jésus nous aide à résoudre une contradiction apparemment insurmontable : je sais que je vais mourir et quelque chose en moi ne se résigne pas à mourir. A ses disciples qui lui demandent, toujours dans la perspective des événements cosmiques de la fin des temps, quelle sera leur fin, Jésus dans sa réponse nous montre qu'il transcende le monde des phénomènes :

*Avez-vous donc dévoilé le commencement
pour que vous cherchiez la fin ?
Car là où est le commencement,
là sera la fin.
Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
et il connaîtra la fin,
et il ne goûtera pas de la mort²².*

Naissance et mort appartiennent au monde manifesté. Lorsqu'on est persuadé de l'identité foncière de toutes choses, on transcende le monde des phénomènes, donc la vie et la mort. Gaudapâda nous montre que le changement est illusoire :

*Les doctrinaires admettent qu'il y a naissance
pour l'Etre sans naissance.
Or comment le sans naissance,
qui est de ce fait éternel,
peut-il entrer dans la durée ?*

*L'immortel ne devient pas mortel,
de même que le mortel ne devient pas immortel.
Aucun changement de nature quel qu'il soit
ne peut survenir²³.*

Dès le premier logion de l'Evangile selon Thomas, Jésus se propose de nous affranchir de notre épreuve la plus redoutable : la mort.

*Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles
ne goûtera pas de la mort²⁴.*

Dans l'évangile de Jean, nous retrouvons des paroles identiques :

*En vérité, en vérité, je vous le dis :
si quelqu'un garde ma parole
il ne verra jamais la mort²⁷.*

Par contre, dans les trois synoptiques, l'idée d'immortalité est liée aux événements eschatologiques et se trouve ainsi vidée de sa signification métaphysique²⁶. Les disciples, et les évangélistes à leur suite, n'arrivent pas à concilier une opposition apparemment irréductible (vie-mort), c'est pourquoi ils cherchent à se survivre au-delà de la mort, c'est pourquoi aussi les évangélistes avec saint Paul et l'Eglise naissante ont précisé la doctrine de la résurrection sous les traits anthropomorphiques que nous connaissons. Ainsi l'échéance du Royaume reportée dans le temps et dans l'espace nous replace en plein dans le dualisme que Jésus veut nous apprendre à surmonter. Il se heurte aux apôtres de la fin des temps que nous avons vus à

l'œuvre dans l'entourage de Jésus et pour qui la réalité du Royaume demeure aussi étrangère que pour les représentants de la Synagogue et les esséniens. A ce propos, Jésus dit des paroles qui montrent une différence radicale entre sa cosmogonie et celle des juifs :

*Ce ciel passera
et celui qui est au-dessus de lui passera
et ceux qui sont morts ne vivent pas
et les vivants ne mourront pas²⁷.*

Il est évident que saint Paul, lorsqu'il dit : *...nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés*, n'est pas sur la même longueur d'onde que Jésus. Et si au premier abord il y avait encore quelque espoir d'harmoniser les deux enseignements, la suite du texte de Paul qui relate une vision apocalyptique ne laisse subsister aucune illusion.

Emile Gillibert

1. *Tao te king*, 24.
2. *Tao te king*, 13.
3. *Tao te king*, 39.
4. Ts 22 ; 37 ; Mt 18.3 ; Mc 10.15 ; Lc 18.17.
5. Mc 9.35 ; Mt 20.27.
6. *Tao te king*, 42.
7. *Tao te king*, 68.
8. Cité par D.T. Suzuki, *Le Non-mental*, p. 54, Le Courrier du Livre, 1970.
9. *Tch'an*, p. 11, Hermès.
10. Ts 17.
11. Ts 106.2-3.
12. Ts 1.
13. Ts 50.15-18.
14. Cité par Suzuki dans *Bouddhisme Zen et Psychanalyse*, p. 45, P.U.F.
15. *Tch'an*, p. 82, Hermès
16. Ts 15.
17. Mt 24.45-47 ; Lc 12.42-44.
18. Mt 25.1-13.
19. *Justi vivent in aeternum*, cité par J. Ancelet-Hustache, *Maître Eckhart*, p. 70, Ed. du Seuil.
20. *Maître Eckhart, Traités et sermons*, p. 265, Aubier, 1942.
21. Jn 12.24.
22. Jn 12.25 ; Mt 10.39 ; 16.25 ; Mc 8.35 ; Lc 9.24 ; 17.33 ; Ts 58.
23. Ts 18.
24. *Mandukya upanishad*, 3.20-21.
25. Jn 8.51 ; voir aussi Jn 5.24.
26. Mt 16.28 ; Mc 9.1 ; Lc 9.27.
27. Ts 11. 2-5.

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

106

Jésus a dit :
Quand vous ferez le deux Un,
vous serez Fils de l'homme,
et si vous dites :
montagne, éloigne-toi,
elle s'éloignera.

LOGION 106

Selon un célèbre « Koan » Zen, pour le disciple sur la Voie, au début les montagnes sont des montagnes et les vallées des vallées. Par la suite, les montagnes ne sont plus des montagnes et les vallées des vallées.

Au début, les montagnes sont des montagnes...

*Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ? (log 11)*

Que puis-je faire si je plonge dans la dualité ? Je suis aveugle, ivre. Tant d'images folles défilent sous mes yeux que je me laisse emporter par le jeu de la multiplicité. Petite vague sur l'océan du « samsara », je m'identifie à ce nom et à cette forme qui s'appelle moi. En proie à la souffrance, je nais, je vis et je meurs comme dans un rêve. Me limitant à ce qui tombe sous mon regard charnel, je perçois l'apparence et non point le réel. Ce mental agité comme un singe pèse d'un tel poids que je deviens prisonnier des concepts et des préjugés que je crée en permanence, et m'attache à la matière :

*Misérable est le corps qui dépend d'un corps.
Et misérable est l'âme qui dépend de ces deux. (log 87)*

Si je suis divisé, je suis en guerre contre moi-même : ... *quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres (log 61)*. Je ne perçois alors que le reflet des choses et non le monde tel qu'il est. La montagne de l'ego me voile le Réel :

*... le royaume du Père s'étend sur la terre
et les hommes ne le voient pas. (log 113)*

Puis les montagne ne sont plus des montagnes...

*Quand vous ferez le deux Un,
vous serez Fils de l'homme,
et si vous dites :
montagne, éloigne-toi,
elle s'éloignera.*

Le logion 106 est le pendant du logion 48 :

*Si deux font la paix entre eux
dans cette même maison,
ils diront à la montagne :
éloigne-toi,
et elle s'éloignera.*

Détournant son regard du monde, le gnostique le tourne vers l'intérieur pour effectuer sa « metanoïa ». Y-a-t-il d'autre obstacle que ce petit ego ? Petit certes, mais qui me barre la route en m'écrasant de sa masse comme une montagne.

Pourtant je ne suis pas cet ego qui m'entraîne vers l'extérieur. Pourquoi continuer à me dissimuler ce que je suis en réalité ? Pourquoi m'agiter vainement alors que je puis trouver la paix en faisant le deux Un ? Il suffit de réunir ce qui était séparé, le deux en l'un, le mâle et la femelle en un seul. En rassemblant les paires d'opposés, je ne suis plus ni mâle, ni femelle, je cesse d'être l'enfant du monde. Transcendant toutes les contradictions, je me proclame Fils de l'homme, un issu de l'Un, lumière issu de la Lumière : *Je suis celui qui est, issu de Celui qui est égal (log 61)*. Je suis l'initié, *Celui qui n'a pas été engendré de la femme (log 15)*, puisque : *Ma Mère véritable m'a donné la Vie (log 101)*.

Faire le deux Un, c'est mettre fin au désordre, à la division, à l'aveuglement. Si je ne suis plus divisé, si l'ordre règne dans cette maison, alors tout (le Tout) est possible. Si je suis en paix avec moi-même, alors s'efface la montagne de l'ego :

*Quand vous serez dans la lumière
que ferez-vous ? (log 11)*

A la fin, les montagnes sont à nouveau des montagnes ...

Le spectacle du monde se déploie à nouveau sous mes yeux . Je sais maintenant que ce n'est pas la foi qui déplace les montagnes, puisque je réalise que la montagne ne m'a jamais opposé le moindre obstacle. Le mental cesse d'être un intrus, un voleur, un pillard dans cette maison. Jouant son rôle de simple serviteur, il accepte d'accomplir la volonté du Père, le mental lui-même montre la Voie ! *Le mental pacifié n'a plus nul ennemi (Kabir) ; le mental est le Bouddha même (Matsu)*.

Au lieu d'être dans la confusion, je suis la clarté. Le véritable miraculé, c'est ma vie quotidienne. Lorsque je parais, tout apparaît. Lorsque je cesse de paraître, tout disparaît :

*L'Un produit le multiple,
et le multiple retourne à l'Un.
Lorsque l'Un est connu,
Tout dans l'Un disparaît. (Kabir)*

Je suis le chemin et je suis la montagne. Je suis l'Un. En toutes choses, je suis le Tout, partout et toujours. Je suis un avec le monde. Libre comme l'eau, léger comme le nuage, je suis devenu le ciel et la terre, l'arbre et la fleur. Je suis le Fils de l'homme et le Fils de l'homme est en tout. Je suis vide et telle est ma plénitude :

*Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi
et le Tout est parvenu à moi.
Fendez du bois, je suis là ;
levez la pierre,
vous me trouverez là. (log 77)*

Yves



Des hommes courbent l'échine et plient sous la masse d'une montagne de pensées, ou sous le poids d'une pensée qui a pris les dimensions d'une montagne.

L'ignorance, c'est donner du poids et des dimensions géologiques à quelques concepts chéris.

Comment le mental exerce-t-il une pareille pression ?

L'homme qui ne fait pas le deux Un mesure ce qui vient à la surface de sa conscience avec l'outil de ses sens étalonnés sur la base de son intellect. A partir de cette courte vue de la créature, les croyances élémentaires sont autant de montagnes impressionnantes sinon emprisonnantes : « Moi et les autres », « je suis né », « je vais mourir », « ma dimension si infime dans l'univers », « la durée de mon existence », « tout ce que j'aurais pu faire », etc. Tout ce qui rappelle le malentendu initial est une montagne qui pèse lourdement sur l'être en le limitant dans la dualité.

Jésus appelle « Fils de l'homme » la condition de l'Eveillé.

Nous mettons une majuscule à ces termes pour rappeler que l'Eveillé est Celui qui sait qu'il est l'Un, et qu'il n'y a pas d'autre que lui. La dualité a disparu, les sens ne sont plus étalonnés par le mental, les dimensions de l'espace et du temps ont perdu leur étalonnage qui les fondait.

Le Fils de l'homme se tient à la source, d'où jaillit la conscience qui contient le mental et ses fabrications, tandis que le psychique se prend pour une des fabrications qui se trouve dans son mental. Quels que soient ses talents et capacités, sa condition d'être séparé est misérable, d'autant plus qu'elle ne dépend que du crédit qu'il lui apporte. Cela paraît si simple à résoudre.

Christian



Jésus est le Fils de l'homme ; il se désigne comme tel et il appelle Fils de l'homme celui qui comme lui fait le deux Un. En somme le Fils de l'homme est celui qui est à même de répondre à la question :

Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous ?

Avant ma naissance, avant même ma conception, j'étais Un. Mes conditionnements passés et mes projections m'ont fait croire que j'étais deux. C'est à cause d'une illusion que je me suis séparé, mais, par delà ma mémoire et mes rêves, je suis fondamentalement Un. Par delà le rêve de ma vie psychique, je suis Un. Non seulement je puise à la source de l'énergie mais je suis cette source même d'énergie. Jésus m'a dit dès le logion 2 que je régnerai sur le Tout. Ou bien il se moque de moi, ou bien il a le pouvoir de tenir sa promesse. Je me suis engagé comme si Jésus avait qualité

et pouvoir de tenir son engagement. Or, je peux vous dire aujourd'hui ce qu'il en est, je suis désireux de vous le dire. Puis-je, ami lecteur, me départir de la prudence du serpent pour être votre confident ?

Emile



L'image de la montagne qui se déplace et même qui se jette dans la mer, figure dans les trois synoptiques comme dans Thomas.

Mais la cause de ces bouleversements spectaculaires diffère totalement d'une source à l'autre.

Pour les synoptiques, seule la foi peut produire de tels événements, et seuls ceux qui sauront les provoquer seront appelés « croyants ». La foi est donc un combat tourné vers l'extérieur de moi. Il mettra ma personne en valeur et aura finalement pour conséquence de bouleverser mon environnement... jusqu'à déplacer les montagnes.

Dans l'Evangile de Thomas, Jésus dit avant toute chose : « lorsque vous ferez le deux UN ». Autrement dit : si bouleversement il y a ou doit y avoir, il se fait exclusivement au dedans de moi et j'en suis l'unique acteur et témoin.

Faire le deux UN est de fait la plus radicale des remises en question et la plus bouleversante des découvertes.

D'une part, en me posant la question : qui suis-je ? Je découvre que la réponse est du domaine de l'indicible, car elle me situe dans l'illimité et l'absolu.

Dans ces conditions, vouloir déplacer les montagnes n'a de sens que s'il s'agit de celles qui peuvent se trouver au dedans de moi et que je suis seul à connaître. Evidemment, cela est moins spectaculaire et risque peu d'intéresser les chroniques !...

André



Faire « le deux Un » : quelle curieuse expression et pourtant la plus précise pour décrire la transformation du psychique en gnostique. La personne disparaît, se dissout pour n'être qu'universel. Exprimé en images : deux gouttes d'eau se touchent, explosent et ne forment qu'une seule goutte. On ne peut plus distinguer entre l'une et l'autre - qu'elle est donc futile, l'identité individuelle !...

Il n'y a qu'une seule goutte d'eau comme il n'y a qu'un seul univers sans limites embrassant et absorbant toutes les gouttes d'eau et tous les psychiques pour les réunir dans la réalité véritable ; la gnose, la connaissance du Soi, les faisant ainsi « Fils de l'homme », autrement dit : Jésus.

Au logion 13 se trouve l'exemple éclatant d'une personne qui a fait « le deux Un » lorsque Jésus dit à Thomas :

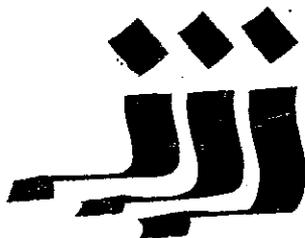
*Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée..*

La deuxième partie du logion fait penser au fameux proverbe : « la foi peut déplacer des montagnes ». Et pourtant, la ressemblance entre les deux est purement apparente.

En effet, il ne s'agit pas ici de surmonter des difficultés par une foi quelconque, mais de libérer le gnostique de l'emprise du psychisme par une attention sans intention.

Le gnostique est « léger » parce que dégagé de tout projet et de toute convention - tout en les respectant pour se voiler aux yeux du monde. Emile avait inventé une jolie image à ce propos dans un scénario : un berger enseveli dans une grotte par une chute de pierres pendant plusieurs jours qui n'ayant plus peur se libère tout seul, éloignant ainsi la montagne au sens propre comme au sens figuré. Il était devenu autre : en retrouvant la lumière du jour par lui-même, il était devenu lumière en la trouvant en lui-même.

Maria



MIETTES DE GNOSE

La source de l'œil ne tombe pas sous le sens
Le mirage rassure le pilote
Les instruments aussi
Et pourtant impénétrable le naufrage est là

Dans le jour triomphant
une présence
d'où coule la lumière de la vision

Comme le rêve au réveil
disparaît sur l'immensité immobile
la ligne d'horizon

L'embrasement calcine les formes réfractées
par de pertes à évaluer
tout est noyé dans l'incandescence première

L'idée chemine
s'enterrant pour se faire oublier
Le mouchoir voudrait l'air en croire à un adieu

30 avril 1993

La source ultime ne nous est pas étrangère.
Nous pouvons nous unir à elle
au plus profond de nous-mêmes,
par un détachement progressif
de notre moi illusoire et accidentel.
Il ne s'agit pas d'une ascèse mutilante,
mais d'un geste de l'esprit
opéré par l'Esprit.

*

Heureux ceux qui se fondent
d'instant en instant
dans le « Je suis »
de la pure conscience indifférenciée.
Là où se suspendent les activités mentales.

*

Si les hommes ont à se dépasser,
ce n'est pas seulement sur les cimes
où sur les océans,
mais vers leur propre intériorité :
le seul voyage initiatique.

*

Nous ne savons rien de l'ultime :
nous le connaissons donc parfaitement.

*

Au centre de l'univers,
existe un amour secret.
Et ce secret réside
au centre de nous-mêmes.

*

S'immerger au plus profond,
là où le moi a sombré dans l'oubli,
pour qu'émerge enfin le grand Je.

Roger Quesnoy

Roger Quesnoy fait partie de l'Association depuis de nombreuses années. Ces miettes de gnose sont extraites d'un petit recueil « L'OUBLI DE SOI » publié par le Centre FROISSART. Vous pouvez vous le procurer chez l'auteur : Monsieur Roger QUESNOY - 16, rue de la Flèche - 59650 Villeneuve d'Ascq (franco 37 frs).

RECHERCHES

POONJA

Les paroles de Poonjaji citées ci-dessous sont extraites de deux films vidéos tournés vers la fin de sa vie : « Autour d'Arunachala » et « Une journée du Maître » dont les versions françaises sont en cours d'élaboration,

Quoi que vous fassiez, c'est le pouvoir suprême qui meut toute chose. Sans ce pouvoir suprême je ne pourrais pas même lever la main. N'introduisez en aucune façon l'idée égoïste contraire, laissez le pouvoir suprême prendre en charge votre activité et soyez conscient qu'il le fait au sein de lui-même. N'ayez jamais l'idée que rien ne peut se produire sans que vous décidiez de le faire.

Je ne délivre qu'un seul message, que vous pouvez nommer aussi enseignement : Quand vous retournerez dans votre pays dites aux gens de rester tranquille. Et s'ils ne peuvent pas rester tranquilles par eux-mêmes, conseillez-leur de venir à Lucknow et je ferai en sorte qu'ils demeurent tranquilles. Une fois dans votre vie, mettez-vous à votre propre service et découvrez qui vous êtes. C'est tout à fait suffisant. Mais malgré cela, personne ne se place dans cette position. Les gens passent toute leur vie avec les autres, en relation avec d'autres gens. Au début avec les parents. Puis lorsqu'ils grandissent et qu'ils vont à l'école, avec les camarades de classe. Une fois l'éducation terminée, lorsqu'ils travaillent, c'est avec leurs supérieurs. Plus tard, s'ils ont suffisamment d'argent, une petite amie leur posera à nouveau des problèmes.

99% des personnes qui regardent cette projection appartiennent à la catégorie de celles qui ne savent pas, qu'elles ne savent pas, et cela leur est même indifférent. Que peut-on leur dire, comment les intéresser à découvrir qui elles sont ? Je ne peux que vous demander, puisque vous partez, de leur dire de venir à Lucknow pour être heureux. Je garantis qu'à la fin de leur séjour, soit elles resteront ici, soit elles retourneront dans leur pays avec un aspect, un visage et un comportement très différents. Et tout le monde le remarquera à Munich et à Berlin et... en d'autres endroits.

Les personnes qui savent qu'elles ne savent pas ont aussi besoin d'aide. Elles doivent trouver un maître, car elles commencent à être en progrès par rapport à ce monde brutal. Elles sont sages, tout en ne sachant pas comment se débarrasser de cette ignorance. Ces personnes qui savent qu'elles ne savent pas forment donc un deuxième groupe. Ainsi elles cherchent à apprendre et ont par conséquent besoin de demander à un instructeur comment faire pour se débarrasser de cette ignorance. Savoir qu'on est ignorant n'est pas de l'ignorance, c'est de la sagesse. Et comme quelqu'un qui ne connaît pas un sujet s'inscrit à une école ou à une université pour apprendre, il est recommandé qu'elles trouvent un enseignant où que ce soit dans le monde.

Lorsque vous sentez que vous n'êtes pas corporel, vous êtes vide, vous n'êtes aucune forme, vous n'avez pas besoin d'un gourou corporel. Mais, avant de vous en débarrasser, débarrassez-vous de votre propre forme, puis dites si vous avez besoin ou non d'un gourou corporel. Lorsque vous êtes corporel, vous avez besoin de quelqu'un pour vous parler

physiquement. Et cet enseignant corporel vous dit : « regardez au-dedans ». Puis il disparaît. Son travail est fait, et lorsque vous pouvez regarder au-dedans, vous n'avez plus besoin de lui. Et quand vous regardez au-dedans vous pouvez nommer cela Satgourou, ou Seigneur, ou mon propre Soi, ou Atman, c'est la même chose. Ce silence de la source doit être enseigné par le Satgourou, il a lui-même vu et il est en mesure de montrer aux autres. Donc ceci est tout à fait différent et de très rares personnes peuvent voir ce qui est à voir et avoir un contact avec le maître véritable, le Satgourou, ainsi qu'on le nomme.

Les gens s'asseyaient devant moi, je ramène leur mental en arrière dans leur cœur. Je leur offre un siège en mon cœur et je leur parle de là. Ce n'est pas une parole ordinaire. Elle prend place à un niveau différent. Lorsque je mets quelqu'un à cet endroit et que je lui parle, son mental se calme. Il vit une paix profonde, s'attache à cet endroit et lorsqu'il quitte Lucknow, il emmène cette paix avec lui, où qu'il aille.

Vous devez devenir vide ; je vous ai dit de ne pas penser au temps passé, présent et futur. Et dites-moi alors quelle est votre attente. Oubliez le temps... ce temps se nomme mental. Et il n'y a pas de différence entre le mental et le passé. Tout ce dont nous parlons est le passé. Mais je vous ai dit de regarder cette pensée. C'est quelque chose de présent. Maintenant, juste maintenant... en cet instant vous regardez la pensée : « D'où vient-elle ? » Cela vous introduira au vide. Vous n'avez encore jamais fait cela. Vous pouvez essayer maintenant ; juste en cet instant, oubliez le temps et dites-moi ce que c'est.

Vous parlez des découvertes scientifiques, de la terre, du cerveau... Si vous n'allez ni à droite ni à gauche, si vous allez en arrière, il n'y a rien dans le lobe du cerveau qui correspond à la vue, aucune découverte n'a encore été faite à ce sujet. Qu'est-ce ? De là surgit le monde. La compréhension, la conscience surgissent de cela qui est vide. Les scientifiques n'ont pas encore fait de recherches là-dessus. Alors, vous devez avoir lu quelque part ce dont vous parlez. Vous devez l'avoir lu, ou quelqu'un vous a parlé des gourous et l'expérience ne vous appartient aucunement. Vous devez découvrir vraiment ce que vous êtes, et alors, de cet instant, vous ne pouvez rien expliquer.

A propos de son séjour auprès de Ramana Maharshi :

Lorsque je m'y suis rendu, Ramana Maharshi s'y trouvait déjà, dès le matin, avec de nombreuses personnes. Il était tranquille et je lui posais des questions. Il ne répondit pas, il resta silencieux, sans prononcer la moindre parole. Je m'adressai alors à quelqu'un de l'ashram : « Je pose beaucoup de questions et il ne dit rien ». Il répondit : « Le silence est la réponse à toutes vos questions ! » Je demeurai ainsi quelque temps, mais sans être vraiment satisfait, car il restait silencieux quand je lui posais des questions.

J'appris plus tard que tout le monde ne peut pas réaliser ce silence. Tous les gens à qui l'on pose des questions répondent, mais lui gardait vraiment le silence. Il enseignait donc par le silence, ce fut ma leçon pendant un certain temps, et je demeurais silencieux, tandis que d'autres personnes posaient des questions... et ce fut la première fois que j'appris comment rester silencieux. A chaque question vous demeurez simplement tranquille, et c'est la meilleure des réponses ; très peu de gens ont compris le Maharshi. Je demeurais avec lui pendant 4 ou 5 ans et jusqu'à sa mort - personne ne peut passer comme lui, avec un sourire. A chaque question, il demeurait silencieux et simplement souriait.

Traduit par Alain Maroger

CHINE : LE VOYAGE INTERIEUR (suite)

LA CITE INTERDITE

Les empereurs se sont-ils réellement montrés fidèles à cet idéal de paix et d'harmonie ? On peut raisonnablement en douter lorsque l'on sait à quel point l'histoire de la Chine est marquée par une longue suite de guerres civiles et de querelles dynastiques, de trahisons et de révoltes paysannes. L'humilité ne semble pas avoir été la première vertu impériale, si l'on en juge par le luxe et le faste dans lequel vivaient les empereurs et les multiples interdits dont ils entouraient leur personne. *Le Fils du Ciel*, que Segalen décrit dans sa *Chronique des jours souverains*, vivait tel un reclus avec sa cour, ses dizaines de femmes et ses centaines d'eunuques dans la Cité Interdite, énorme complexe de milliers d'édifices, de salles de réception et de palais s'enchevêtrant sur plus de 72 hectares. Nul n'avait le droit d'approcher les portes du Palais Impérial. Le petit peuple comme les voyageurs étrangers devaient se contenter de contempler de loin les toits de cette Cité dont tout le monde connaît aujourd'hui les moindres recoins depuis qu'y a été tourné le film de Bernardo Bertolucci, *Le dernier empereur* :

*Elle est bâtie à l'image de Pei-king, capitale du Nord,
sous un climat chaud à l'extrême ou plus froid que l'extrême froid...*

*Mais, centrale, souterraine et supérieure, pleine de palais, de lotus,
d'eaux mortes, d'eunuques et de porcelaines,
- est ma Cité Violette interdite.*

(Victor Segalen, Stèles)

LES TREIZE TOMBEAUX

A la démesure de la vie du Fils du Ciel répond celle de sa mort. Il règne dans l'autre-monde sur une nouvelle cité. Cité souterraine avec tous ses trésors, ses bijoux d'or, d'argent, de jade, de porcelaine, ses milliers d'habits de soie et ses deux précieuses couronnes : couronne au Dragon de l'empereur, couronne au Phénix de l'impératrice. Et même les courtisanes se laissaient immoler pour rejoindre sous terre leur Seigneur. La dernière demeure de l'empereur est un immense tumulus artificiel à l'intérieur duquel se trouve un vaste palais funéraire. C'est ainsi qu'ont été construits dans une plaine bordée de montagnes les treize tombeaux des empereurs de la dynastie Ming. Plus impressionnante encore que les palais et les temples, la grande allée royale s'étire sur plusieurs kilomètres, flanquée de dix-huit paires de statues gigantesques : *C'est toujours le même principe : on choisit une vallée faisant coupe, et on en ferme l'accès par un tout petit arc de triomphe qui équilibre cependant tout le déploiement montagneux. Ici, le sentier qui y conduit montait depuis quelque temps lorsque, une grande marche franchie, on a pu, à travers un quintuple portique de marbre, embrasser toute la plaine. Ce marbre était rose et blanc, les premiers plans cernés d'ombres, tout au fond, des bosquets épars ou dorment les treize empereurs.* (V. Segalen, *Lettres de Chine*, p. 117-118)

NANKIN

C'est à Nankin, qui fut aussi un temps, la capitale de la Chine qu'est enterré le fondateur de la dynastie Ming, l'empereur Houg-Wou, un ancien moine qui, entre 1368 et 1398, chassa les Mongols et s'empara du pouvoir, là aussi, une allée triomphale entourée d'animaux fantastiques mène au tumulus : *Deux lions assis, puis deux lions debout. Deux licornes assises, puis deux licornes debout. Deux rhinocéros assis, puis deux rhinocéros debout. Deux chameaux couchés, deux autres debout. Deux éléphants couchés, et deux autres debout. C'est ici où le provisoire regard s'arrête...* (V. Segalen, *Lettres de Chine*, p. 49)

‘Mais point de tombeau à admirer. Au terme de cette étrange allée, il n'y a plus rien à voir : *On cherche partout le cercueil de Houg-Wou, ou bien sa place... des brousses, des arbres, une arcade de cintres. Rien d'autre : le Mausolée est vide. Et cette promenade triomphale ou fantastique aboutit à cela. Image d'un des côtés de la Chine, sans doute...* (p. 50)

XIAN

LA GRANDE ARMÉE

Autre capitale de l'ancienne Chine, autre mausolée le plus impressionnant, le plus ancien et le plus célèbre grâce à la découverte récente de cette surprenante armée de 8000 soldats de terre cuite, dont la restauration est encore loin d'être terminée, après avoir dormi pendant plus de 2000 ans, ensevelie et écrasée dans ses casernes souterraines. Cette armée est la reproduction en grandeur réelle et selon des portraits d'après nature, des hommes de Qin Shi Huangdi, « le souverain empereur premier », ainsi surnommé pour avoir réussi à unifier la Chine en 221 avant notre ère. L'armée victorieuse du grand unificateur l'accompagna dans sa tombe, afin sans doute de continuer à protéger son maître dans l'au-delà.

C'est en 1974 que des paysans, occupés à creuser un puits, tombèrent par hasard sur cette immense troupe de guerriers armés d'épées, de lancers, d'archers et toute une cavalerie équipée de chevaux et de chars, disposée en ordre de bataille. La découverte de cette statuaire enfouie sous terre aurait sûrement comblé Victor Segalen qui, en 1914, avait reconnu le tumulus du premier empereur.

Autour de la tombe, Victor Segalen, en mission archéologique, au fin fond de la Chine profonde, avait cherché des témoignages la grande sculpture chinoise : *Mais existe-t-il des statues authentiques des Ts'in ? Et d'abord, y avait-il, sous les Ts'in, des statues funéraires ou autres ? Où les chercher ? Ou les supposer dans ces champs depuis 2000 ans retournés et qui viennent battre comme d'une marée de cultures le pied du mont factice ?* (V. Segalen, *Les origines de la statuaire de Chine*, p. 20)

Elles étaient sous ses pieds.

Segalen décrit ainsi le tumulus de terre : *Tout à coup au sortir d'un col en terre jaune, le Mont factice apparaît dans sa splendide ordonnance. Ce n'était plus une motte exhaussée.... moins un monument que la statue d'une triple montagne. Les textes historiques, le vieillard, et - chose bien plus étonnante - le poète lui-même avaient dit vrai* (p. 17).

A l'appui de ses dires, Segalen cite un extraordinaire passage du grand historien Sseu-ma Ts'ie.

Dès le début de son règne, Chi Huang avait fait creuser et arranger la montagne Li. Puis, quand il eut réuni dans ses mains tout l'empire, les travailleurs qui y furent envoyés furent au nombre de plus de sept cent mille ; on creusa le sol jusqu'à l'eau ; on y coula du bronze et on y amena le sarcophage ; des palais, des bâtiments pour toutes les administrations, des ustensiles merveilleux, des bijoux et des objets d'art y furent transportés et enfouis et remplirent la sépulture. Des artisans reçurent l'ordre de fabriquer des arbalètes et des flèches automatiques ; si quelqu'un avait voulu faire un trou et s'introduire dans la tombe, elles lui auraient soudain tiré dessus. On fit avec du mercure les cent cours d'eau, le Kiang, le Ho et la vaste mer ; des machines le faisaient couler et se le transmettaient de l'une à l'autre. En haut étaient tous les signes du ciel, en bas toute la disposition géographique ...

Eul Che, <fils et successeur éphémère de Shi Huang> dit : « Il ne faut pas que celles des femmes de l'empereur décédé qui n'ont pas eu de fils soient mises en liberté ». Il ordonna que toutes le suivissent dans la mort ; ceux qui furent mis à mort furent très nombreux. Quand le cercueil eut été descendu, quelqu'un dit que les ouvriers et les artisans qui avaient fabriqué les machines et caché les trésors savaient tout ce qui en était et que la grande valeur de ce qui était enfoui serait donc divulguée ; quand les funérailles furent terminées et qu'on eut dissimulé et bouché la voie centrale qui menait à la sépulture, on fit tomber la porte à l'entrée extérieure de cette voie, et on enferma tous ceux qui avaient été employés comme ouvriers ou artisans à cacher les trésors ; ils ne purent pas ressortir. On planta des herbes et des plantes pour que la tombe eût l'aspect d'une montagne. (Le Point n° 1266-1267 du 21 décembre 1996).

S'il ne put réaliser son rêve d'exhumer ces statues mythiques, Victor Segalen les découvrit d'une autre façon, grâce à son talent de poète et de visionnaire : *Mais peut-on les imaginer ? Je les ai rêvées, les cherchant, je les ai vues... puis-je les décrire, ou les recomposer ?...* (p. 35)

LA PAGODE DE L'OIE SAUVAGE

Xian, ancienne ville impériale, capitale de la route de la soie, renferme bien d'autres trésors encore. Dans la forêt des stèles, édifée au XI^{ème} siècle, l'on peut admirer plus de mille tablettes de toutes sortes, certaines énormes, qui se dressent là afin de préserver les écritures sur pierre, fournissant ainsi de précieux renseignements sur la calligraphie et l'histoire ancienne de la Chine.

Toujours à Xian, la Pagode de l'Oie sauvage fut édifée au VII^{ème} siècle à l'initiative du moine itinérant Xuang zang afin d'y entreposer les écritures saintes ramenées par lui lors de son célèbre périple en Inde, connu sous le nom de Si Yeou Ki, ce qui signifie la « Pérégrination vers l'Ouest » ou le « Voyage en Occident ». Réputé pour sa sainteté, Xuang zang quitta la Chine en 629 et arriva dans le Gandhara. Il visita presque toute l'Inde, se rendant de monastère en monastère, s'attardant sur les lieux saints du bouddhisme. Il ne rentra

en Chine qu'en 645, soit après une errance de 15 ans, chargé de reliques et de livres sacrés sanskrits qu'il consacra le reste de sa vie à traduire.

Son retour fut triomphal : *Alors il est arrivé intact et bien portant et il est devenu un objet d'émerveillement pour longtemps. Il est allé là où nul autre n'est allé, il a vu et entendu ce que nul autre n'a jamais vu et entendu. Seul il traversa de vastes étendues sans chemin, fréquentées seulement par des fantômes démoniaques. Courageusement, il grimpa sur de fabuleuses montagnes, hautes au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, raboteuses et sûres, toujours refroidies par des vents glacés et par des neiges éternelles. Il est allé jusqu'aux limites du monde et il a vu là où toutes choses finissent... (Vie de Hiuan-tsang, Watters I, in René de Berval, Présence du Bouddhisme, Gallimard, p.362).*

L'oie sauvage, qui donne son nom à la Pagode fondée par Xuang zang désigne en fait le Bouddha. Selon une légende, des moines, qui étaient sur le point de mourir de faim à cause d'une famine, intercédèrent auprès du Bouddha. Ils virent alors apparaître dans le ciel un vol d'oies sauvages. Soudain l'oie qui dirigeait le vol s'abattit à leurs pieds, offrant son corps en nourriture. Selon les croyances bouddhistes, cette oie n'était autre que le Bouddha prêt, par pure compassion pour l'humanité à se sacrifier lui-même. Ce récit est peut-être le souvenir d'une autre légende tirée des « Jataka », les vies antérieures du Bouddha, où l'on voit celui-ci, sous la forme d'une oie sauvage, découper des lambeaux de sa propre chair afin de les offrir en pâture et ainsi sauver la vie de ses trois petits affamés. Ce symbolisme est en réalité bien plus ancien, puisque l'oie sauvage (où « hamsa ») représente en Inde le Soi, le libéré-vivant que plus rien n'entrave et qui est libre de se mouvoir partout, le sage (Parama-hamsa) qui a réalisé la Vérité Suprême. Le vol de l'oiseau migrateur est une image de la quête de l'Absolu, de l'éveillé qui n'est plus qu'un passant en ce monde :

Les oies sauvages suivent le sentier du soleil, et par leurs pouvoirs se déplacent dans les airs. Les sages quittent ce monde après avoir vaincu Mara et son armée.

Celui qui s'entraîne à l'attention n'a plus d'attachement pour aucune demeure. A l'exemple de l'oie sauvage, il quitte son étang et laisse derrière lui foyer après foyer. (Dhammapada 175-91)

LE CHANT DE L'ÉTERNEL REGRET

Autre vestige de la dynastie TANG, les thermes des jardins impériaux de Huaqing, autrefois appelés « Palais des Sources chaudes ». Si l'eau a une mémoire, elle doit se souvenir du premier bain qu'y prit la belle Yang Guefei, dont le nom signifie « la concubine impériale Yang », célèbre pour avoir été la favorite de l'empereur Xuan zong (713-756).

Par un frileux printemps, elle eut l'honneur du bain, au Bassin des Candeurs florales,

Dont la source chaude, au flot caressant, lustra ses blancheurs onctueuses.

Po Kiu-yi (in Demiéville Anthologie p. 297)

Bien qu'entouré d'un harem de 3000 femmes, l'empereur aveuglé par la beauté de sa préférée, était prêt à satisfaire ses moindres caprices. Lors de la visite du temple de la famille Chen à Canton, notre guide local nous raconta l'anecdote suivante, tout en nous faisant

admirer de magnifiques boiseries en forme de grappes de letchis, ce fruit tropical délicat et savoureux qui fait la réputation de la région. La belle qui en était friande, exprima un jour le désir d'y goûter. Ce fruit était bien sûr inconnu des climats plus rigoureux du centre de la Chine. Sur ordre de l'empereur, un relais des meilleurs cavaliers et des plus fins coursiers fut mis en place. Il fallut une cavalcade ininterrompue de trois jours et trois nuits, le sacrifice de soldats exténués et de chevaux morts d'épuisement, pour ramener jusqu'à la capitale quelques paniers pleins du fruit convoité. Cet exploit valut à l'empereur un sourire de sa belle.

Une nuit, l'empereur fit un rêve féerique. Car c'étaient bien des fées qui, vêtues de lumière, exécutaient pour lui, dans le Palais de la Déesse de la Lune, une danse gracieuse au rythme d'une musique bien plus belle et plus envoûtante que tout ce qu'il avait jamais entendu sur terre. A son réveil, il s'empressa de transcrire cet air venu du ciel, toujours populaire de nos jours sous le nom de « Jupe d'arc-en-ciel et veste de penes ». La belle Yang Guefei fut la première à exécuter pour le plaisir de l'empereur cette danse que nous verrons à notre tour jouer par la troupe de l'opéra de Shanghai au cours d'une somptueuse représentation consacrée à la musique des Tang.

Il n'est jamais bon cependant pour un empereur de négliger ses devoirs. Bientôt la corruption s'installa, la révolte gronda et les troupes rebelles envahirent la capitale. L'empereur prit la fuite avec toute la cour, mais en cours de route l'armée impériale se mutina. Tenant la belle Yang Guefei pour responsable de la rébellion, les soldats exigèrent sa tête. La favorite fut contrainte de se pendre sur ordre de son impérial amant. La douleur de l'empereur fut immense. Selon la légende, la belle, devenue une immortelle dans le ciel, transmet un jour à celui-ci - par l'intermédiaire d'un magicien - ce rappel du serment de leur amour fou :

*« Faisons voeu », fut-il dit, « d'être au ciel deux oiseaux au vol inséparable ;
Faisons voeu d'être au sol le couple végétal qu'unit un seul feuillage ! »
La double éternité du ciel et de la terre, un jour, peut-être, finira ;
Mais ce regret, sans cesse, ira perpétuant son intarissable durée ». (p. 302).*

GUILIN, LE PARADIS SUR TERRE

Comment saisir l'âme de la Chine ? Dans les campagnes sans doute, où elle vibre bien plus que dans les grandes villes modernes. Dans les petits villages sales et sans eau courante où l'on voit s'enfuir en riant des enfants retenant sur leur tête une feuille de lotus en guise de chapeau pour se protéger du soleil. Dans les mares où nagent des troupeaux de buffles sombres guidés par des paysans qui vénèrent cet animal - leur principale richesse - au point de ne jamais en consommer la chair. Heureux comme un buffle dans l'eau dit-on. Quand il barbote ainsi dans l'eau, le buffle - animal pourtant réputé fidèle - oublie tout, même qu'il a un propriétaire.

Il y a encore tant de merveilles à découvrir en Chine. La région du Guangxi, peuplée par la minorité nationale des zhang, qui adorent à ce point chanter qu'ils ont transformé leur pays en « une mer de chansons ». Guilin, « la plus belle ville du monde », dont le nom signifie « forêt de canneliers », car tous les ans, à l'automne, ces arbres fleurissent et submergent l'agglomération - de la Grotte des roseaux à la Colline de la Trompe d'Eléphant - sous un flot

de parfum enivrant. La rivière Lijiang, où l'on voit encore les pêcheurs pratiquer la traditionnelle pêche au cormoran.

C'est sans doute en suivant en bateau les gorges de la rivière Lijiang que l'on peut s'extasier devant les plus beaux paysages au monde. En descendant le cours de la Li, une grappe d'éminences et de pains de sucre, de rochers et de cavernes fantastiques surgissent de l'eau limpide à la façon d'un dragon géant qui déroulerait ses anneaux d'émeraude comme pour saisir les fleurs du paradis. Etirant le long ruban de soie de ses méandres sinueux, la rivière s'écoule sur des kilomètres, offrant un tableau d'une variété infinie qui a inspiré les plus grands poètes :

*Les pics fantastiques poussent comme une forêt de jaspe ;
les eaux bleues ondoient comme une gaze de soie. (HANYU)*

LA VOIE DU THE OU LE PARADIS RETROUVE

Que reste-t-il de spiritualité en Chine à part quelques temples - transformés en parcs d'attractions touristiques - et beaucoup de superstitions ? La plus courante à croire qu'il suffit pour faire fortune de caresser le nombril de l'un de ces multiples « Bouddhas Maitreyas » obèses qui trônent un peu partout car leur grand sourire béat - dit-on - se moque de tous les préjugés et la rondeur de leur ventre absorbe tous les malheurs du monde.

Il reste heureusement la beauté de tous ces paysages dont la vision provoque un choc inoubliable. Peut-être reste-t-il aussi quelque chose de cette « voie du thé » ? à voir le nombre de Chinois se promenant avec un Thermos ou un bocal rempli d'eau tiède à l'intérieur duquel surnagent quelques feuilles, afin de consommer à longueur de journée cette boisson considérée par les taoïstes comme un élixir d'immortalité. Si le peuple a conservé le goût du thé, peut-être n'en a-t-il pas tout à fait perdu la voie.

Tel fut en tous cas l'étrange sentiment qui me vint alors que je visitais ce petit joyau qu'est le Musée de la Théière à Hong Kong ou que je consommais quelques tasses, attablé à la terrasse de l'ancien pavillon de thé de Shangai, ce centre de la vie locale qui, jaillissant d'un bassin tel une fleur de lotus, surplombe aujourd'hui encore le jardin Yu et la vieille ville chinoise. Prendre du thé en de tels lieux, oasis de calme au milieu de l'agitation des grandes villes, procure une indéniable impression de paix et d'harmonie, de pureté et de sérénité. L'arôme du thé donne un avant-goût de la saveur du Nirvana, du monde du Bouddha. Tel est le sens originel de toute cérémonie du thé, comme le rappelle le « Livre du Thé » du Maître Lu Yu : *Le véritable sens de la cérémonie du thé est de faire voir le monde des bouddhas. Dans le pavillon de thé ne subsiste nulle souillure. Le maître du thé et ses hôtes sont intimement liés. Les règles ne sont pas tellement importantes. Voici le lieu où apparaît l'âme de Bouddha* (in Paul Arnold, *Le Zen*, Denoël, p. 226).

Le Taoïsme comme le Zen ont fait du thé plus qu'un art, une Voie.

Dans l'arôme du thé qui monte jusqu'aux narines se reflète toute l'impermanence du monde et la loi cosmique elle-même. Le samsara est dans le Nirvana. Le Nirvana est dans le samsara. La forme est au-delà de la forme et le sans-forme est dans la forme. L'éphémère

suggère l'éternel. Un instant de paix contient tout l'univers. Le goût du thé donne la saveur de la Sagesse Immuable. Dans une tasse se trouve l'immortalité :

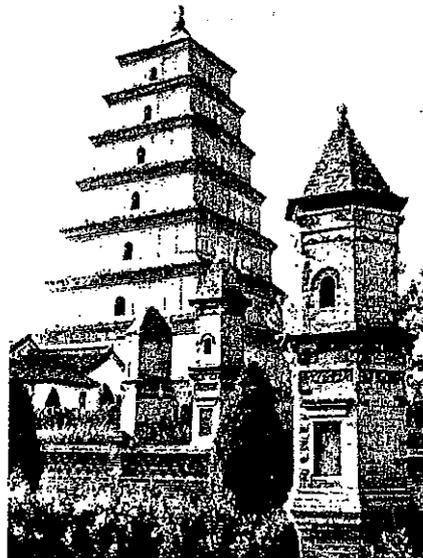
*La première tasse caresse mes lèvres et mon gosier.
La deuxième tasse fait choir les murs de ma tristesse solitaire.
La troisième pénètre les ruisseaux de mon âme en quête des écritures sacrées.
La quatrième, à travers mes pores, dissipe le mal de la vie.
La cinquième purifie ma chair et mes os.
Avec la sixième, je communie avec les immortels.
La septième me donne une joie telle que je ne puis en supporter plus.
Une douce et fraîche brise m'emporte jusqu'au Paradis des Immortels.*

(Lu Tong)

Yves

REFERENCES

- Victor Segalen, Les origines de la statuaire de Chine, Editions de la Différence
Francis Jammes, De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir, NRF Poésie I, Gallimard.
Pierre Jean Jouve, Diadème, NRF, Poésie, Gallimard.
Charles Cros, Le Coffret de Santal, NRF, Poésie, Gallimard
Philosophes taoïstes, La Pléiade, Gallimard
Henri Michaux, Un barbare en Asie, Gallimard
Victor Segalen, Odes, Mercure de France
Rainer Maria Rilke, Oeuvres 2, Poésie, Seuil.
Tsaï Chih Chung, Zen : Les origines, Carthame Editions.
Victor Segalen, Lettres de Chine, Plon 10/18.
Relation de voyage du Lord Macartney à la Chine, Aubier-Montaigne.
Paul Demiéville, Anthologie de la poésie chinoise classique, Gallimard.
Victor Segalen, René Leys, L'imaginaire, Gallimard.
Victor Segalen, Stèles, Poésie, Gallimard.
René de Berval, Présence du Bouddhisme, NRF, Gallimard.
Paul Arnold, Le Zen et la tradition japonaise, Denoël.





L'ANGE ET SON POETE (suite Cahier 91)

COMMENTAIRES HUITIEME ELEGIE

De son regard immense, la vive créature
pénètre dans l'Ouvert. Nos yeux à nous sont à l'envers
posés comme des pièges pour cerner son élan.
Ce qui est au-delà, nous ne le connaissons
que grâce aux yeux de l'animal.
L'enfant, nous le forçons déjà à voir l'envers,
dans l'apparence et non point dans l'Ouvert,
qui pourtant est profond aux yeux de l'animal. Libéré de la mort,
quand nous ne voyons qu'elle. Mais le libre animal
voit sa fin derrière lui et devant lui
Dieu... Il court dans l'éternel
comme s'écoulaient les fontaines.

Mais nous n'avons jamais, pas même un jour, à l'infini
l'espace pur devant nous de fleurs épanouies.
Le monde est toujours là, jamais ce Rien, ce sans lieu, ce nulle part,
ce Pur, ce sans regard, que l'on respire
et qu'on sait infini sans même le désirer.
Un enfant étonné dans le silence s'y perd,
et tel autre en mourant est cela.
Aux portes de la mort, on ne voit plus la mort, mais au-delà
que l'on fixe avec le grand regard peut-être de l'animal.
Si l'autre ne leur masquait la vue
les amants étonnés en seraient proches, très proches...
Parfois comme par mégarde derrière l'autre
se fait une ouverture...
Mais comme lui fait barrage, que nul ne va plus loin,
alors réapparaît le monde.
Nous ne voyons que le créé et ne pouvons en lui
qu'entrevoir le reflet du Libre par nous-mêmes obscurci.
A moins que le regard muet de l'animal
nous transperce avec calme.
C'est cela le destin : être en face,
rien d'autre que cela, être toujours en face.

Si l'animal que nous croisons, assuré de lui-même,
était doué d'une conscience ressemblant à la nôtre,
alors c'est lui qui nous entraînerait. Mais non :
plus rien ne le retient,
son être est infini et clair comme son regard.

Nous voyons l'avenir lorsque lui voit le Tout
et dans ce Tout lui-même, délivré à jamais.
Et pourtant dans cette vive et chaude créature
se cache tout le poids d'une mélancolie immense.
Elle autant que nous connaît
ce souvenir qui souvent nous oppresse,
ce sentiment que ce qui nous attire
avait été jadis plus proche et plus fidèle
dans une communion infiniment suave.
Ici tout est distance quand tout là-bas est souffle.
Après le beau pays des origines
l'autre semble divisé, offert à tous les vents.

Oh ! le bonheur de la créature menue
qui demeure dans le sein qui lui a donné vie !
Bonheur du moucheron qui voltige au-dedans
même au temps des amours puisque le sein est tout.
Considère de l'oiseau la demi-assurance
lui qui dès l'origine connaît les deux pays
comme l'âme d'un Etrusque
qui proviendrait d'un corps que l'espace a reçu
mais avec pour couvercle l'image d'un gisant.
Qu'il est dur au moment de l'envol
de devoir s'arracher au sein qui l'a porté !
Peur d'effleurer les cieux comme on fêle une tasse
ou comme la chauve-souris qui raye la porcelaine du soir.
Simple spectateurs, nous ne voyons jamais plus loin.
Submergés, nous mettons tout en ordre.
Tout s'effrite et se brise. Nous remettons de l'ordre.
Et nous brisant nous-mêmes retombons en poussière.
Pourquoi sommes-nous ainsi placés à contresens
que toujours nous semblons sur le point de partir.
Semblable au voyageur - qui, du haut de la colline,
déployant une dernière fois la vallée tout entière -
se retourne et s'attarde,
notre existence n'est qu'un adieu.

L'animal, à la différence de l'être humain, est dépourvu de mental. Il vit au jour le jour, sans se plaindre, ne comptant que sur son intuition, ne dépendant que de son instinct. Plongé dans l'innocence originelle, incapable de se révolter contre son Principe, il ne s'en est jamais séparé. Confiant en Dieu, libre de l'angoisse de la mort, il vit sans le savoir dans le Père. Il est déjà en Lui :

Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ne moissonnent ni ne ramassent dans les granges, et votre père céleste les nourrit (Mt, 6.26, Nouveau Testament, la Pléiade).

Dans votre propre création et dans les animaux que Dieu multiplie, il y a des signes... (Coran, XLV,4, La Pléiade).

Dans ce monde, des milliers d'animaux vivent heureux, sans angoisse... ils sont tous devenus la famille de Dieu (Rumi, Mathnawi, I 2291-2295, Editions du Rocher).

Tout le mystère de la création semble se refléter dans le regard pur de l'animal. Parce qu'aucun voile ne leur masque le réel, leurs yeux portent bien plus loin que les nôtres. Ils voient l'au-delà, l'Invisible. Il n'est pas étonnant que - de l'Egypte antique à l'Inde d'aujourd'hui - les animaux soient parfois adorés comme des divinités. Le poète est particulièrement sensible à la magie qui se dégage de ces créatures que seul le psychique se permet de qualifier d'inférieures :

*Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques (Baudelaire, Les chats).*

*Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent (Baudelaire, Les hiboux).*

*Dans quel abîme, dans quels cieux lointains,
A brûlé le feu de tes yeux ? (William Blake, Le Tigre,
in Poèmes, Aubier-Flammarion, p. 147).*

Alors que dès l'enfance, nous avons été habitués à tout regarder à l'envers, l'animal est resté libre de ces contraintes. Il ignore les concepts, les préjugés, tous les pièges du mental. Parce qu'il délaisse sa fin, il avance naturellement en Dieu. Ignorant les frontières et barrières qu'édifie le mental, il voit droit et va directement au but. Au lieu de s'enfermer dans sa prison, il pénètre l'Ouvert et transcende le temps : *Dans ce monde « ouvert », le plus grand, tous sont, on ne peut dire « en même temps », car la cessation du temps implique précisément que tous soient, sans plus (Rilke, Lettre du 13.11.25 à Witold von Hulevicz in Correspondance, Seuil, p. 589).* Si nous voyons à l'envers, il nous appartient de tourner notre regard dans le cercle plus vaste de l'Absolu :

*... ce qui nous abrite à la fin,
c'est l'insécurité de notre être ; et de l'avoir
retournée en Ouvert, quand nous l'avons vue menacer,
pour, dans le cercle le plus vaste, quelque part
où la loi nous atteint, lui dire oui
(A Lucius von Stoedten, in Poésie, Seuil, p. 446).*

L'ouvert est la porte de l'Un. *Dans l'ouvert se jette le monde (Rilke, Ciel Matinal, la Pléiade, Poésies, p. 867).* Consciemment ou non, nous ressentons tous cette nostalgie des origines, de l'unité primordiale. Tout ici bas nous paraît divisé, équivoque. Soumis à des influences contradictoires. Le monde est le jouet des paires de contraires : bien-mal, beau-laid... Ce n'est qu'en l'Un que se résolvent toutes les oppositions : *Nous avons rompu avec la Nature, et ce qui était naguère, à ce que l'on peut croire, un, maintenant s'est fait contradiction... (Hölderlin in Oeuvres, la Pléiade, p. 1150).*

Le monde est un rêve, une vaste scène de théâtre. Nous ne pouvons apercevoir ici-bas que le reflet du Réel. Nous sommes les prisonniers d'un jeu que nous avons créé nous-mêmes. Mais si retournant notre regard, nous cessons de nous y impliquer, alors nous découvrons le Libre. Nous sortons du rêve et cessons de nous identifier aux reflets :

Je suis bien plus qu'un rêve dans un rêve.

(Rilke, Livre de la vie monastique, in Poésie, Seuil, p. 99)

... Tu nommes toi

la floraison de tes reflets (Rilke, Miroitements, ... p. 456).

L'amour peut être un aiguillon sur la voie menant à l'Un. Le « coup de foudre », l'intensité de la passion entraînent parfois, - un bref instant -, comme par un effet de lever de rideau, la disparition des voiles, l'abolition des masques. Mais ce retrait temporaire du moi n'est pas encore son extinction définitive. Tant que subsiste la moindre sensation de dualité, le deux fait obstacle à la claire vision de l'Un, qui se profile derrière lui :

... N'est-il pas temps,

vous qui aimez, de transcender l'objet aimé...

Tel est le thème récurrent de la 1^{ère} Elégie. Nul ne peut être amoureux que du Tout. L'autre n'est qu'un marchepied pour y accéder mais s'il devient un obstacle, alors le Tout est perdu :

Les amoureux du Tout ne sont pas ceux qui aiment la partie ; celui qui a désiré la partie n'a pas réussi à parvenir au Tout (I, 2801)

Le bien-aimé terrestre est une barrière dissimulant le visage du Bien-aimé divin... (I, 3245)

(Rumi, Mathnawi, Editions du Rocher).

Le monde est distance, séparation, différence - l'homme qui se croit séparé se laisse dévorer par la fuite du temps. Nous ne voyons que la partie alors que l'animal, qui ne quitte pas le sein de la nature, voit le tout. Le sage, le poète de même, mais en pleine conscience. Le voyant se livre ainsi au grand souffle cosmique, au Verbe initial :

... chanter en vérité se fait d'une autre souffle.

Rien d'autre qu'un souffle. Une brise en Dieu. Un vent (I, 3)

Respiration, ô toi l'invisible poème !...

Unique vague, dont je suis la successive mer (II, 1)

(Rilke, Sonnets à Orphée, Poésie, Seuil).

... j'ai vu les deux mondes réunis en un seul, le premier, le dernier, celui du dehors, celui du dedans, simples, comme le souffle d'un homme qui respire (Rumi, Mathnawi, I).

L'homme psychique voit les choses à l'envers :

... le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas (log 113)

Celui qui a effectué sa métanoïa et bu à la source bouillonnante de l'origine remet les choses telles qu'elles sont, le monde tel qu'il est. Il se coule dans l'éternel car sa fin est son commencement et son commencement sa fin :

La connaissance reconnaît celui qui se déverse comme source et le conduit, extasié, au travers de la création sereine, que souvent le début termine et que la fin commence.

(Rilke, Sonnets à Orphée, II, 12)

Le connaissant, celui qui a les yeux « ouverts », ne s'inquiète pas de l'avenir puisqu'il ne voit dans le monde qu'illusion, passage, fuite, impermanence. Il connaît la joie pure de celui qui n'a plus d'attaches. Transcendant le rêve évanescant du monde, il sait qu'il est lui-même à l'origine de tous les rêves : *tout, ou presque, rêve -, et toi tu portes tout cela* (Rilke, *Poèmes à la nuit, Verdier, p. 67*). Dans la plénitude de l'Ouvert, il prend une dimension universelle, celle de l'amant qui ne peut aimer autre que Lui-même :

*Là-bas se jetait, après la chute et la résistance
de sa course, jouissant de l'Ouvert,
dans le cours divergent de bras paisibles
celui qui est devenu ample, l'Adorant.*

(Poèmes à la nuit, p. 59)

Au lieu de fuir son destin, le poète lui fait face. Au lieu de fuir la vie, il l'affronte. Au lieu de fuir le monde, il en est le Seigneur. Il se laisse porter par le souffle cosmique de la joie. Comme l'animal « *son être est infini et clair comme son regard* ». Son regard est le miroir universel qui reflète tout sans s'attacher à rien. Il porte en lui le verbe créateur.

*quelle forte parole fut semée en moi
pour que si jamais ton sourire advient,
par mon regard je transfère sur toi l'espace du monde.* (Poèmes à la Nuit, p. 23)

Aux yeux de l'homme psychique, le monde sans cesse paraît, disparaît et reparaît. Pris dans le mouvement incessant des mondes et des choses, il prend l'irréel pour le réel, l'éphémère pour l'éternel. Seul celui qui prend le temps de s'arrêter peut goûter l'instant et s'établir dans « *ce Rien, ce sans lieu, ce Nulle part* » :

Mettre fin à ce combat entre nous et le monde, rétablir la paix de toute paix qui surpasse toute raison, nous unir avec la Nature en un Tout infini, tel est le but de toutes nos aspirations... (Hölderlin, *Oeuvres, La Pléiade, p. 1150*)

Vous-mêmes, cherchez un lieu pour vous dans le repos. (log 60)

Ce repos, c'est le nirvana des traditions de l'Inde, dont on ne peut dire ce qu'il est mais seulement ce qu'il n'est pas : non-né, non-conditionné. Dans la Vacuité pure du nirvana disparaissent tous les concepts, les préjugés, les illusions :

Il y a un non né, non causé, non créé, non formé. S'il n'y avait pas ce non né, non causé, non créé, non formé, nulle sortie de ce monde né, causé, créé, formé ne serait possible (Udana III, 3).

Même plongé dans le monde, l'éveillé n'est pas de ce monde. Parce qu'il est le tout, il ne va nulle part. Qu'il anime son corps ou qu'il le quitte, il est toujours cela. Rien ne peut l'atteindre puisqu'il est à la fois nulle part et partout :

Sa forme est sur la terre et son esprit dans l'absence de lieu : une « absence de lieu » au-delà de l'imagination des pèlerins de la Voie.

(Rumi, Mathnawi, I, 1581, Editions du Rocher)

*... le Fils de l'homme n'a pas d'endroit
où incliner sa tête et se reposer. (log 86)*

Notre passage sur terre n'a de sens que s'il permet cette plongée dans l'Ouvert à la découverte du Soi. Toute expérience d'intensité extrême, - qu'il s'agisse de celle de la souffrance, de l'amour ou de la mort -, peut suffire à abolir le moi et, par le choc qu'elle provoque, être l'occasion d'une remise en cause, d'une métanoïa : *Heureux l'homme qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie (log 58)* - Un Ramana Maharshi trouve la réalisation en affrontant une violente et immense peur de la mort. Toute initiation est symbolisée par une descente aux enfers, un processus de mort à soi-même et de résurrection au Soi. L'Eveil est perte du moi et renaissance à sa véritable nature : *Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la trouvera pour l'éternité (Jn 12.24-25)*. Il s'agit de se désapproprier du petit moi, de retrouver le regard sans peur de l'animal, le regard innocent de l'enfant dépourvu de mental : *Ces petits qui têtent sont comparables à ceux qui vont dans le Royaume (log 22)*. L'enfant étonné qui se perd dans le silence vit dans l'Ouvert, dans le Père. Un autre, à l'instant de sa mort précoce, est déjà cela. La mort est ce grand voyage, ce passage en pleine conscience dans l'au-delà. La mort n'a plus de prise sur celui qui a trouvé la Vie. Et c'est un véritable bouleversement :

Ceux qui font face à l'idée de la mort, ceux-là seuls sont en paix (Dhammapada, 6)

*... et quand il aura trouvé,
il sera bouleversé,
et, étant bouleversé,
il sera émerveillé,
et il régnera sur le Tout. (log 2).*

L'oiseau, symbole de l'âme prenant son essor vers l'Ouvert, est le signe de ce ciel intérieur qui se dévoile aux portes de la mort. L'oiseau connaît les deux patries, semblable à l'âme d'un Etrusque initié dont le corps gît dans la tombe tandis que le regard immortel repose en effigie sur le couvercle du sarcophage : *Où dois-je le voir parmi les ombres peuplées d'âmes des Alyscamps, où son regard, entre les tombes ouvertes comme des tombes de ressuscités, poursuit le vol d'une libellule ? (Rilke, Carnets de Malte in Oeuvres en prose, la Pléiade, p. 602)*. L'initié qui assume sa propre mort franchit le seuil de l'au-delà : *La mort est cette part du réel qui est rejetée comme un mal, qui est camouflée, alors qu'il faudrait*

travailler de toute son âme à l'accepter. C'est la tentative de Malte dans les Cahiers... (Véronique Tamas, *La souffrance dans les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, p. 61). La mort du petit moi permet de renaître en Dieu qui n'est pas un objet extérieur, lointain mais une expérience individuelle, intérieure, tangible : Dieu n'est pas, comme pour les chrétiens, à l'extérieur de la matière, au-delà du terrestre, « ailleurs », mais au contraire, Il est au cœur de tout être et de toute chose (Véronique Tamas, p. 77). Le regard de Dieu n'est en définitive autre que mon propre regard : Qui sait, je me le demande, si nous n'approchons pas toujours les dieux, en quelque sorte, à revers, n'étant séparé du sublime rayonnement de leur face que par eux-mêmes, tout proches des traits dont nous rêvons, mais derrière eux - et qu'est-ce que cela signifie, sinon que notre visage et la face divine regardent dans la même direction... (Lettre à Lotte Hepner du 18.11.15, in *correspondance*, Seuil, p. 388).

Mais ce secret, avec qui le poète pourrait-il le partager ? La vie de l'homme est malheureusement semblable à une fuite permanente - s'obstinant à bâtir sur du sable toujours plus. Comme un voyageur qui se perd en pays étranger, son existence n'est e, il reconstruit sans cesse ce qui ne peut tenir debout - Prisonnier du temps, le temps qui avale tout finit par le détruire. Emporté par le cycle incessant du monde des phénomènes, l'homme tombe toujours plus bas. Au lieu de reconquérir le beau pays des origines, il s'en éloigne qu'un adieu. toujours plus. Comme un voyageur qui se perd en pays étranger, son existence n'est qu'un adieu.

Yves



EXEGESE, ENNUI ET VIDEO

En 1997, ARTE a diffusé une série télévisée qui donnait la parole à plusieurs exégètes et chercheurs de plusieurs religions du Livre et ce, à propos de paroles tirées de l'Évangile de Jean.

Cette série intitulée « CORPUS CHRISTI » a eu un succès public qui a surpris ses auteurs... Jésus fait toujours un « tabac » !...

ARTE a donc décidé de poursuivre avec des émissions non encore projetées. Que sera cette deuxième série ?

On peut penser que réalisée par les mêmes gens au nom d'une même théologie et catéchèse officielle, elle soit aussi hésitante ... quant au fond, et ennuyeuse quant à la forme que la première. Pour un sujet aussi « médiatique », on est en droit de se demander pourquoi ?

Pourquoi cette gêne alors que le public en redemande, et pourquoi cette peur qui finit en « sermon d'église » ?

« ... 'Les occidentaux' ... on pourrait dire qu'ils sont intellectuellement incapables de franchir la Méditerranée... » Cette déclaration de René Guénon éclaire sans doute notre réflexion sur les exégètes et autres spécialistes, qui sur Jésus, se montrent incapables de voir ailleurs que dans le contexte biblique et moyen-oriental traditionnel. Ne pouvant concevoir les paroles de Jésus hors de cette tradition, il n'est pas étonnant qu'ils ne puissent non plus se poser la question de savoir si ces « paroles » ont des antécédents venus d'autres pays et d'autres cultures.

Bref, il n'est pas étonnant qu'ils soient proprement incapables d'imaginer Jésus prononçant des paroles non-dualistes et par conséquent, qu'ils soient depuis 2000 ans dans l'impossibilité de fournir la seule explication valable au rejet et à la condamnation de Jésus par son milieu.

Quelques huit siècles plus tard, les musulmans perses n'hésiteront pas à dire que, s'ils ont crucifié le soufi Hallaj, c'est parce que celui-ci s'est proclamé Dieu et ce, au retour d'un long séjour en Inde et en Chine...

Les paroles non-dualistes de Jésus ayant été cachées et remplacées par le discours paulinien, c'est au bénéfice de celui-ci que « l'éveillé » disparaît pour être transformé en « Christ-Rédempteur » et finalement amalgamé au pouvoir civil par l'Empereur Constantin en tant que « Christ-Roi ».

Même si la gnose n'a nul besoin de la logique humaine pour se manifester : *Je vous choisirai un entre mille...* (log 23) la logique voudrait cependant que l'on envisage sa présence en Palestine à l'époque de Jésus.

Connue et transmise en Inde et en Chine depuis quinze siècles environ, c'est-à-dire antérieurement à Moïse, la gnose non-dualiste circulait dans l'Indus et la Mésopotamie où les Juifs ont pu l'approcher lors de leur captivité. De plus, le 6^{ème} siècle avant Jésus voit apparaître le Bouddha en Inde, Lao-Tseu en Chine, Zarathoustra en Perse et Héraclite en Grèce.

Quand on connaît la teneur non-dualiste de chacune de ces paroles et leur concordance pour ne pas dire gémellité, il faut être particulièrement « orienté » (aux sens du terme) pour ne pas vouloir envisager l'éventualité de leur présence dans le milieu où évoluait Jésus.

En définitive, et pour tout le monde, la question qui demeure est : « Qui était Jésus ? » Lui-même répond : *Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ?* (log 43)

Les gnostiques eux sont tout à fait satisfaits de cette réponse, surtout depuis la réapparition de l'intégralité de l'Evangile selon Thomas. Les exégètes sont de plus en plus embarrassés. Jusqu'au début de ce siècle, les catholiques ne pouvaient lire ni l'Ancien Testament ni l'Evangile de Jean sans autorisation !... A cette époque, les choses étaient donc simples...

En 1943, Pie XII autorise la recherche critique des textes sacrés. Les choses commencent alors à se compliquer. En fait des découvertes archéologiques comme Qumran et Nag-Hammadi provoquent de la part de l'exégèse officielle soit des rétentions d'information créant des incidents au sein de la communauté scientifique, soit des mises au placard. *Les pharisiens ont pris les clés de la gnose et ils les ont cachées* (log 39).

Le résultat aujourd'hui est que le discours des exégètes, aussi savants soient-ils, est hésitant, peu convaincant et pour tout dire ennuyeux... car ils semblent être... *comme les Juifs, ils aiment l'arbre, ils détestent son fruit ; ils aiment le fruit, ils détestent l'arbre* (log 43).

Ils est donc à craindre que les émissions annoncées se réduisent à un nouveau sermon d'Eglise... de Temple ou de Synagogue.

André

LE DHAMMAPADA

(suite)

XXI - VERSETS DIVERS

290 - S'il suffit de renoncer à un plaisir sans grande valeur pour en trouver un bien plus précieux, l'homme sage (dhira) renoncera au premier pour acquérir le second.

*

Vous aussi, cherchez-vous le trésor qui ne périt pas, qui demeure là où la mite ne s'approche pas pour manger et où le ver ne détruit pas. (log 76)

Même les rois et les empereurs, chargés de richesses et de vastes domaines, ne peuvent être comparés à une fourmi au cœur rempli d'amour pour Dieu. (Guru Nanak)

Où est ton trésor, là est ton cœur. Le sage a son trésor en Dieu et dans le ciel, l'avare l'a en l'argent et dans le tourbillon du monde. (A. Silésius, Pèlerin Chérubinique, VI,95)

*

291 - Celui qui cherche son propre bonheur en faisant souffrir autrui, celui-là, prisonnier de la haine n'en est pas libéré.

*

Tout souverain, son domaine fût-il étendu jusqu'aux limites de la terre, dont les dispositions sont perverses et les sens incontrôlés, périra rapidement. (Kautilya, Arthashastra)

*

292 - Ceux qui par négligence et manque de discipline ne font pas ce qu'ils devraient faire, mais font ce qu'ils ne devraient pas faire, voient leurs souillures s'accroître.

293 - Ceux qui sont toujours vigilants à la nature du corps, qui ne se laissent pas aller à faire ce qui ne doit pas être fait, qui résolument font ce qui doit être fait, ces êtres vigilants et sages voient leurs impuretés arriver à leur terme.

Cf. versets 21 et suivants.

*

294 - Bien qu'il ait tué père et mère, ainsi que les deux rois nobles (kshatriya) et détruit le royaume avec tous les sujets, le véritable brahmane continue impassible sa route.

295 - Bien qu'il ait tué père et mère, ainsi que les deux rois saints et cinquièmement l'homme éminent, le véritable brahmane continue impassible sa route.

Celui qui ne récuse son père et sa mère comme moi ne pourra se faire mon disciple ; et celui qui n'aime son Père et sa Mère comme moi ne pourra se faire mon disciple ; car ma mère m'a enfanté mais ma Mère véritable m'a donné la Vie (log 101).

Le royaume du Père est comparable à un homme qui voulait tuer un grand personnage. Il dégainé l'épée dans sa maison et transperça le mur afin de savoir si sa main serait sûre. Alors il tua le grand personnage (log 98).

Aussi longtemps que tu sauras qui sont ton père et ta mère dans le monde, tu ne seras pas mort de la mort véritable (Maître Eckhart).

Si vous rencontrez le Bouddha, tuez le Bouddha ! Si vous rencontrez les patriarches, tuez les patriarches ! Si vous rencontrez les saints, tuez les saints ! Si vous rencontrez vos pères et mère, tuez vos père et mère ! Si vous rencontrez vos proches, tuez vos proches ! (Lin-Tsi)

Un jour le roi Yen rendit visite à Chao Chou qui ne daigne pas se lever à son approche. Le roi demanda : « Qui est supérieur, le roi terrestre ou le roi du Dharma ? » Chao Chou répondit : « Parmi les rois humains, c'est moi le plus important ; parmi les rois du Dharma, c'est encore moi qui suis le plus important ». Le roi fut enchanté de cette réponse surprenante » (Chang Chen-chi, Pratique du Zen, p. 34).

*

296 - Les disciples de Gautama sont toujours en éveil ; leur pensée, jour et nuit, reste toujours fixée sur le Bouddha.

297 - Les disciples de Gautama sont toujours en éveil ; leur pensée, jour et nuit, reste toujours fixée sur le Dharma.

298 - Les disciples de Gautama sont toujours en éveil ; leur pensée, jour et nuit, reste toujours fixée sur la Sangha.

299 - Les disciples de Gautama sont toujours en éveil ; leur pensée, jour et nuit, reste toujours fixée sur la nature éphémère du corps.

300 - Les disciples de Gautama sont toujours en éveil ; leur mental, jour et nuit, se complaît dans la non violence.

301 - Les disciples de Gautama sont toujours en éveil ; leur mental, jour et nuit, se complaît dans la méditation.

302 - Il est difficile de renoncer au monde et difficile d'en jouir. Il est difficile de vivre en famille. Il est douloureux de vivre avec ceux qui sont

antipathiques. Douleur est la vie du voyageur. Que nul ne mène la vie d'un voyageur ; que nul ne sombre dans la souffrance.

*

Celui qui voyage sur la longue route du samsara ne rencontre rien d'autre que la douleur ; douleur est la vie du reclus ; douleur celle du maître de maison ; douleur est l'association avec ceux qui ne sont pas nos égaux ; celui qui cesse de voyager ne sera plus sujet à la douleur (Bouddhaghosa).

Le désir de vivre est le messenger de la mort, comme l'aspiration au bonheur est l'antichambre de la douleur (Nisargadatta).

*

303 - Il est révéré où qu'il se trouve l'homme qui possède la foi et la vertu, la renommée et la prospérité.

304 - Les bons resplendent de loin comme les pics de l'Himalaya. Les méchants ne sont pas plus visibles que des flèches tirées dans la nuit.

*

cf. versets 54 à 56.

*

305 - Le solitaire qui s'assied seul, qui dort seul, qui agit seul sans la moindre indolence, subjugué le moi par le Soi seul. Il trouve sa joie dans l'extinction de la forêt des désirs.

*

Heureux êtes-vous, solitaires, élus, parce que vous trouverez le Royaume. Comme vous êtes issus de Lui, vous y retournerez (log 49).

Je suis seul et toi tu es seul (Midrash).

Il nous faut aller seul et marcher seul en tout temps (Shodoka).

*

XXII - L'ENFER

306 - Celui qui ment va en enfer ; et de même celui qui, ayant fait quelque chose, dit : « Je ne l'ai pas fait ». Tous deux après la mort seront mis sur le même pied, hommes d'actions viles dans leur prochaine existence.

*

Il y a beaucoup d'erreurs dues au fait qu'on ne dit pas la vérité. On ne ment pas, mais on ne dit pas toute la vérité, on ne dit pas les choses telles qu'elles sont réellement ; aussi beaucoup d'erreurs sont-elles commises, et la civilisation devient compliquée. Dire la vérité authentique est très important. (Maître Dshimaru, Pratique de la concentration)

*

307 - Beaucoup qui portent la robe jaune du moine sont de mauvaise conduite et incapables de se contrôler. Parce qu'ils font le mal, ils iront en enfer.

308 - Mieux vaut, lorsque l'on est irréligieux et indiscipliné, avaler une boule de fer rougie au feu que de vivre de la charité d'autrui.

*

cf verset 141

*

309 - Quatre choses attendent l'étourdi qui courtise la femme d'autrui : le démerite, le manque de repos, le blâme et enfin l'enfer.

310 - Il ne trouve donc que le démerite ainsi que le chemin qui mène à l'enfer. Brève est la joie de l'homme inquiet dans les bras d'une femme inquiète. Et le législateur impose un sévère châtement. Que nul ne convoite la femme d'autrui.

*

cf verset 284

Si la Voie du sexe entre un homme et une femme est juste, le climat, le temps aussi sont justes ; si la pratique de la Voie est désordonnée, le climat, le temps, l'ordre cosmique sont affectés et perturbés ; cela entraîne la décadence de la civilisation et sa perte. (T. Dshimaru, Pratique de la concentration)

*

311^o - L'herbe kusa blesse la main de qui la cueillé maladroitement. Et de même l'ascétisme mal compris mène en enfer.

312 - Un acte accompli sans soin, un voeu mal observé, une vie de brahmachariya suivie à contre-cœur, tout cela n'apporte qu'une maigre récompense.

*

Le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions . Avant de devenir le roi des démons, Ravana fut selon la mythologie hindoue un très grand ascète, passé maître dans l'art des Védas et ayant même obtenu le secret de l'immortalité. De même dans le

christianisme, Lucifer, dont le nom signifie « Porte Lumière », fut d'abord avant sa chute le premier et le plus beau des archanges.

*A quoi bon la prière, l'austérité, l'ascèse,
les vœux, les ablutions,
Sans l'amour du Seigneur dans le cœur ? (Kabir)*

*

313 - Ce que tu dois accomplir, fais-le avec vigueur. L'ermite négligent ne fait que s'éclabousser de poussière.

*

‘ Tout ce qu'il t'est donné de faire, fais-le avec force ! (Ecclésiaste IX,10) C'est-à-dire rattache l'acte à la force de la pensée. A la manière d'Enoch dorit on raconte qu'il était savetier et qu'avec chaque point de son alêne, cousant l'empeigne à la semelle, il reliait Dieu à la Gloire Divine présente dans le monde (Baal Shem Tov).

*

314 - Mieux vaut se garder d'achever une mauvaise action, car la mauvaise action est cause de souffrance. Mieux vaut faire une bonne action car elle n'est pas cause de souffrance.

*

*Qui parsème ton chemin d'épines,
pour lui sème des fleurs !
Toi, tu récolteras des fleurs,
Lui, un trident d'épines ! (Kabir)*

*

315 - Comme une ville-frontière bien gardée du dedans et du dehors, ainsi dois-tu garder ton Soi. Ne laisse pas s'échapper un seul instant, car qui laisse passer l'instant devra connaître la douleur de l'enfer.

*

Si le maître de maison sait que le voleur vient, il veillera avant qu'il n'arrive et il ne le laissera pas percer un trou dans la maison de son royaume pour en emporter les affaires. Quant à vous, veillez en face du monde, prenez appui sur vos reins de toutes vos forces de peur que les pillards ne trouvent un chemin pour venir vers vous (log 21).

*

316 - Ceux qui ont honte de ce qui n'est pas honteux et qui n'ont pas honte de ce qui est honteux, ceux-là, parce qu'ils ont embrassé des vues fausses, suivent la mauvaise voie.

317 - Ceux qui ont peur de ce qui n'est pas à craindre et qui n'ont pas peur de ce qui est à craindre ceux-là, parce qu'ils ont embrassé des vues fausses, suivent la mauvaise voie.

318 - Ceux qui voient le mal où il n'y en a pas et qui ne le voient pas où il se trouve, ceux-là, parce qu'ils ont embrassé des vues fausses, suivent la mauvaise voie.

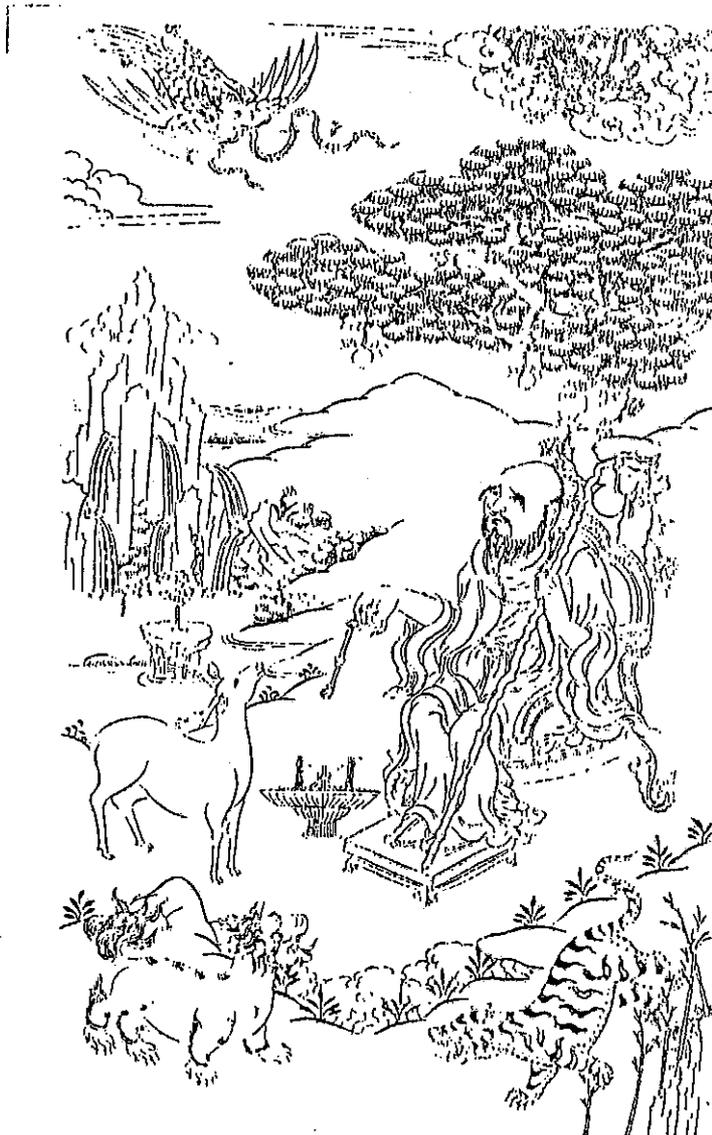
*

Le diable apparaît sous beaucoup d'aspects : la colère qui se fait passer pour justice, la passion qui se fait passer pour devoir (Vivekananda).

*

319 - Ceux qui savent reconnaître le mal comme le mal et le bien comme le bien, ceux-là, parce qu'ils ont embrassé des vues justes, suivent la bonne voie.

Yves MOATTY
(à suivre)



LA GNOSE AU QUOTIDIEN

L'illusion du multiple

Si j'avais voulu éviter l'ignorance,
je n'aurais pas conçu les sciences
et les hommes auraient été préservés
de l'illusion du multiple.
Mieux placés,
Les oiseaux et les poissons auraient répondu
sans être inquiétés
à l'impulsion migratoire
et à la disposition au retour.
Je n'aurais pas multiplié les rivages
sur le vaste océan sans rivages
où de velléitaires aventuriers prennent le large,
cherchant l'ancrage
ils suivent les routes balisées
de leurs rêves infantiles
sans songer que le parcours existentiel
comporte un retour
au pays d'avant les départs.
Tandis que les hommes s'égarant dans l'éloignement
je me voile dans la différence
qu'ils cultivent fiévreusement
Pour me percevoir ils prennent leurs distances
comme si on ne me voyait que de loin
Pendant ce temps
dans une clandestinité bien assurée
je me livre à ma reconnaissance
en supprimant la distance
Mais le jeu où je me résorbe
implique aussi celui de ma sortie
Lors de la rencontre avec moi-même
l'écho se confond avec la voix
dans l'émission et la réception simultanée.
Avec l'image qui s'efface le temps est aboli.
Je me reconnais grâce à la venue du témoin
qui en ma présence aussitôt se quitte
Par sa voix devenue ma voix
par son abandon qui me comble
je dis le secret de mon ivresse
dans ce jeu de l'absence-présence
où la substitution n'est qu'apparente
Je ne peux me reconnaître dans mon unité
que si l'occasion de ma révélation
ne laisse subsister aucune trace de dualité.

Conscient de ma réalité
je vis l'ineffable bonheur de constater
qu'il n'y a que moi.

Emile



La dernière rencontre de février avait pour thème « SAVOIR ET CONNAISSANCE » et ce thème a inspiré les textes ci-après.

On pourrait les croire complémentaires, mais si on leur donne leur sens véritable, la différence est telle qu'ils s'opposent.

Dès la Genèse de la bible on nous dit que l'homme est conscient de « la connaissance ». Elle se présente à lui sous les traits d'un arbre, dont le fruit est d'une valeur qui n'a d'égal que l'interdit dont il est l'objet. Donc, dès le début de l'histoire judéo-chrétienne, la voie vers la connaissance directe est interdite, et l'homme est contraint de cheminer avec comme seul espoir un « salut », prophétisé, promis par ceux qui, petit à petit, s'érigent en intermédiaires d'un Demiurge dont ils n'osent écrire ni prononcer le nom... mais dont ils se déclarent les seuls interprètes. *Les pharisiens et les scribes ont pris les clefs de la gnose, et ils les ont cachées...* (log 39)

Ainsi naissent les « religions », faites par des hommes pour « relier » d'autres hommes ensemble. Ainsi apparaissent leurs prophètes, scribes, prêtres et autres guides vers qui il faut bien se tourner pour écouter un « savoir » qui doit rassurer et consoler d'une connaissance intime entrevue peut-être ?... *(Les pharisiens et les scribes) ne sont pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, ils ne les ont pas laissés faire...* (log 39)

Dans la bible, les exemples sont nombreux, mais le plus significatif est celui de Moïse qui, en s'attribuant le rôle d'intermédiaire et porte-parole unique de Yahvé, effectue un véritable détournement de la connaissance directe et individuelle au profit d'un savoir collectif dont il se proclame l'auteur exclusif. Cela exige du peuple juif qu'il cesse toute relation avec d'autres traditions ancestrales comme celle qu'il a pu connaître au contact des Egyptiens dont on connaît aujourd'hui la valeur leur recherche métaphysique. Au demeurant, cela lui vaut « les tables de la Loi » qui seront, et demeurent de nos jours la référence ultime du judéo-christianisme.

C'est dans cette perspective qu'apparaît Jésus. Son approche de la connaissance est simple puisqu'il déclare réunir en lui le connaissant et le connu, il est donc lui-même « la Connaissance ».

Sa pédagogie est également simple puisqu'il nous affirme que ce qu'il est, nous le sommes aussi. La fulgurance de ce qu'il nous dévoile est telle que pour l'illustrer il choisit parmi nous ce qu'il y a de plus pur et de moins discutable, mais aussi de plus inattendu, le nouveau-né qui tète !

Comment Jésus transmet-il la connaissance qu'il incarne, autrement dit, comment se transmet-il lui-même ? Le logion 13 nous donne une réponse lorsqu'il relate l'échange entre Jésus et Thomas à la suite de la question posée aux disciples : ... *Comparez-moi, dites-moi à qui je ressemble ...*

Seul Thomas sait qui est réellement Jésus, et seul il perçoit qui il est lui-même, et cela Jésus le sait. Alors tout est simple et va très vite. Jésus le prend à part et lui dit trois mots, ... et tout est dit !

Difficile de trouver plus beau témoignage de transmission de la connaissance qui passe ici par une re-connaissance d'identité parfaite entre Jésus et son jumeau Thomas.

Transmission de la connaissance est donc re-connaissance de deux éveillés. Ce qu'ils manifestent respectivement est vérifié mutuellement, et pour ce faire, trois mots peuvent suffire ... voire même un simple regard.

A côté de cela, tous les « savoirs » du monde n'apparaissent-ils pas encombrants ou dilétantes ? L'objet du savoir par lui-même n'est pas en cause car il est notre environnement naturel. Il peut être même la « merveille » de « la chair qui est par l'esprit... ».

Ce qui est en cause, c'est ce que la personne psychique fait du savoir, quel rôle va-t-elle s'attribuer lors de sa transmission ? Transmettre un savoir suggère en général une hiérarchie, autrement dit, un enseignant et un enseigné. On dit volontiers d'un enseignement d'importance qu'il est « magistral », et de celui d'une autorité religieuse qu'il est « ex-cathédra ». On peut toujours peser les mérites de telle ou telle transmission du savoir, mais la comparaison avec celle de la connaissance cesse lorsque Jésus déclare à son disciple Thomas : « *Je ne suis pas ton Maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesuré... (log 13)*. Autrement dit : ce que je suis tu l'es, les paroles que je t'ai dites tu me les dis.

Seul le semblable connaît le semblable, nous dit Héraclite.

Vous êtes votre propre autorité, nous dit Emile.

Mais si l'esprit est à cause du corps, c'est une merveille de merveilles (log 29).

La gnose et le savoir continuent et continueront de cohabiter notre histoire, leurs valeurs respectives ne pouvant être comparées tant leur nature diffère.

Seule notre attention peut les distinguer en ayant des oreilles pour entendre les paroles dites par les uns et les autres. Un critère peut cependant nous guider : un jour ou l'autre presque tous les éveillés ressentent le besoin de s'exprimer par la poésie. Ce qu'ils ont à nous dire est si absolu qu'elle seule, parce qu'elle n'a d'autre finalité qu'elle-même, peut l'exprimer.

La poésie ainsi que toute œuvre d'art est sans intention, gratuite, elle n'a ni message à délivrer, ni enseignement à prodiguer, elle est donc tout naturellement du domaine de la connaissance. De Kabir à Maître Eckhart et d'Abdel Khader à Emile nous en avons maints exemples.

André

Je ne sais rien,
je connais tout !

En regard du savoir, la connaissance, de toute éternité et en aucun lieu donné - parce qu'elle est sans amont et sans estuaire, sans cours et sans point d'ancrage - ne se laisse saisir.

Elle se dévoile - comme se libère le fumet, à la cuisson ! - s'offrant à tous les sens en éveil, mais dans la nuance et hors doctrine ; sans s'imposer. C'est pourquoi elle se fait attendre du plus grand nombre !

Elle se reçoit.

Sans accumulation possible, elle ne s'acquiert ni ne se possède, car elle appartient à elle seule.

Non susceptible de transmission - sauf par l'insufflation du sage ou par la suggestion de l'art - elle ne s'enseigne pas mais s'infuse ; à la manière dont se lève le jour.

Ni objet ni ombre, elle est soleil.

Moelle irréductible à l'ossature et au pouvoir de l'homme, elle est, profondément, l'identité même de celui qu'elle habite ; celui dont elle est plus que la vêtue intérieure.

Celui qu'elle connaît !



Jacques

Pourquoi vient-on à Marsanne ?

Christian → Monique :

Nous venons à Marsanne parce que nous sommes amoureux de l'Un.

Qui se ressemble, s'assemble naturellement.

Nous sommes adeptes et pratiquant de la vacuité.

Nous venons à Marsanne sans aucun bagage, comme au soir de chaque jour où, rentrant chez soi, nous nous empressons de déposer à nos pieds nos vêtements, nous nous empressons de déposer tout contenu, pressés d'être nus et vides, pour que, ainsi délestés, le contenant lui-même, clairement repéré, s'efface de par son propre consentement.

Nous ne venons pas à Marsanne pour parler, mais pour vivre à plusieurs la fin de l'illusion du nombre. *Heureux les amis qui savent se taire ensemble*, aimait à dire Emile. Je ne désire parler que seulement à partir du vide, car parler à partir d'une quelconque construction

élaborée hors du Vivant ne peut que faire mentir ma bouche. Dans ce cas, le discours n'a pas de fondation et le Vivant ne peut pas s'y reconnaître. La fondation de la parole c'est le Vide.

Heureux les amis qui savent laisser parler l'Un par une ou plusieurs de leurs bouches sans l'interrompre en le recouvrant du voile du discours élaboré. Les lieux et les temps où le Soi s'exprime librement sont rarissimes. Dans le monde, le mental, duel, jouant le jeu de l'occultation dans la plus totale ignorance règne en maître. Emile a fait de son vivant des réunions de Marsanne un des rarissimes lieu de l'espace-temps où le Soi s'exprimait librement. La mémoire seule ne permet pas d'en conserver la moindre trace. Il faut tout le temps réactualiser Cela en soi. Donnons-nous en l'occasion ensemble, en tant que l'Un, maintenant.

Christian



CE CORPS

Ce corps a au quotidien des besoins ordinaires et naturels qui demandent à être satisfaits comme prendre de la nourriture, dormir, bouger, avoir des relations et échanges de la reconnaissance avec la gent humaine. Cependant il a aussi et de manière comparable aux besoins de respirer ou de se nourrir, celui d'être régulièrement investi par le Vide. Exprimé autrement, c'est le besoin impérieux d'être désinvesti de toute activité pour qu'ait lieu la reconnaissance de Celui qui se découvre l'Unique.

Les besoins ordinaires sont d'autant mieux satisfaits que le mental ne se pose plus en directeur ou gestionnaire, mais a reconnu que tout fonctionne sans décideur, lui-même n'étant qu'un instrument sans continuité, sans identité propre. Son habitude à se maintenir est telle, créant des activités « en chaîne » et s'enchaînant sans cesse, que sans le besoin de plénitude du Vide rien ne troublerait son manège enchanteur.

Ce qui distingue ce corps d'un autre corps, sans que cela soit apparent depuis l'extérieur, c'est ce besoin sensible et reconnu de s'offrir le plus totalement possible à la reconnaissance de l'Être sans second.

Le corps ordinaire est habité en permanence par l'activité cognitive qui dit « je », et qui y croit dur comme fer. S'il s'arrête de se mouvoir, l'activité continuelle du mental apparaît encore plus intense. Si le souffle vital le quitte cette activité se poursuit avec son contenu accumulé, perpétuant la fausse identification empruntée au début de l'existence.

Comme il souffre très vite s'il manque de se nourrir, de dormir ou de respirer, ce corps ne peut rester longtemps sans s'offrir à la sublime fonction qui lui est dévolu. L'immobile rupture de toute continuité finit très vite par être ardemment désirée, et facilement obtenue. Car enfin, à côté de Cela, rien ne mérite d'être maintenu. Patrie, famille, objets et objectifs en tous genres ne sont pas affectés par l'affectueuse présence qui s'établit en leur absence. Je leur intime simplement l'ordre de disparaître en compagnie de toute la manifestation et ils consentent à le faire parce que ce qui les rendait accrocheurs n'est plus.

Il est clair que je suis hors la manifestation celle-ci étant en mon sein, et non pas le contraire. Ces paroles sont justes, et ce corps en attente de par la jubilation qu'elles y provoquent et qui n'est autre que la très pure joie de me reconnaître dans ma nature unique et véritable.

Christian



A propos du clown

Il veut mourir debout.
Il veut en avoir « le cœur net »
Quelle est la nature de cette gêne à se dresser au milieu d'une assemblée ?
Qui s'empresse de combler le vide ?
Si ce mouvement fait apparaître un acteur, que l'on en finisse avec lui.

La légèreté d'une rencontre entre amis, entraîne des comportements et des attitudes qui nous éloignent, semble-t-il, du sérieux de la méditation. Mais, séparer le sacré du profane comporte le risque de générer une dualité.

Le maître donne le « la » et chacun doit chanter sa chanson avec son cœur, avec ses « tripes ». Christian le souligne, à propos de la dernière rencontre de novembre 97, c'est le ton qui fait la chanson et celui qui a « de l'oreille » reconnaît lorsque cela sonne juste.

Qui parle ? Comment l'être se reconnaît-il ?
Gémellité sacrée, c'est le regard de mon frère que je plonge en moi. Je sais qu'il est le mieux placé pour retirer la paille que j'ai dans l'œil.

Le ridicule tue le clown, merci mes frères et sœurs, mais l'enfant n'en finit pas de piétiner ses vêtements et son rire enchante l'être qui seul peut se reconnaître lui-même.

L'Un n'a rien à craindre du deux - et pour cause ! - mais le deux a tout à craindre de lui-même, personne ne saute dans le centre - cela ferait désordre - personne ne s'engage et même personne n'agit. Le sentiment d'une quelconque responsabilité dans le jeu de l'être vers lui-même, l'enraye. A chacun ses obstacles, mélanger le profane au sacré permet de perdre tout sentiment d'importance et favorise la fluidité de la reconnaissance de l'être par lui-même. C'est au quotidien que l'on tue le grand personnage et que l'on perd toute susceptibilité - on peut ici le repérer - L'être est intransigeant mais pas susceptible.

Ce clown veut mourir debout, il ne veut plus être « entre parenthèses », animer un cadavre ne l'intéresse plus. Il dit dans le même souffle : « Tuez-moi » et « Tu es moi » pour une oreille avertie.

Dans un ultime assaut, il est toréador et taureau. Il descend dans l'arène pour un incontournable combat, pour sa dernière danse où le toréador est face à lui-même et face à son frère s'il est autre que lui, autre que l'être.

A vouloir dire le soi en lui-même, il se découvre étranger au soi et à lui-même. Il disparaît totalement pour laisser le soi proclamer : « Je suis le moi en soi ».

Parler de l'être avec ou sans majuscule devient alors déplacé ; je ne suis pas ce roi parlant de lui-même à la troisième personne.

Je m'amuse pourtant de mon éternelle question qui fait naître un sourire sur ces lèvres : « Qui suis-je ? »

Louis-Marie

Comme le vent

L'encre va sécher
dans la plume
ou sur le papier

Ce vent là s'en empare
sa trace est pure création

Ce vent là est pure liberté
et pourtant travail.
Comme on apporte du bois
pour le feu,
à l'autre bout de la plume
tout est mobilisé
pour répondre à son appel :
à chaque instant
pouvoir se vivre et se dire
« vivant »

A chasser la trace
de l'invisible vol
la douleur
de n'en rien pouvoir dire
forge les mots

A goûter au silence
comme au lait maternel
le bonheur
de n'en rien pouvoir dire
le garde inaliénable

Ainsi l'être sans forme
se garde de tout contraire.
« L'être nie le non-être
sans s'en distinguer »

Sa nature
fait pâlir les morts
et dématérialise ce corps
qui se dit sans frémir
océan d'inconnnaissance
et principe même
de la connaissance.

Louis-Marie



COURRIER

Le Cahier 92 fourmille d'interrogations et porte à la méditation de ce fait.

Ainsi, j'ai pris conscience du fait que Poonja croyait fermement à la réincarnation ; les premiers instants de perplexité passé, je me suis dit : « pourquoi pas ? » Car il est bien entendu que l'impétrant gnostique ne rejette rien a priori : il doit admettre tous les possibles, sans pour autant s'attacher exclusivement à l'un d'eux - le gnostique n'admet pas d'exclusive, car prôner sa propre philosophie, sa propre « religion » comme seule valable, c'est s'interdire une autre source, se couper de la possibilité de boire à une autre coupe...

La sensibilité gnostique, quelle que soit l'appartenance à telle ou telle « religion », ou à tel courant de pensée, reconnaîtra en Saint Jean de la Croix et Sainte Thérèse d'Avila, deux soufis ; elle suggérera que le grand rabbin cabaliste Luria qui vivait au 16^{ème} siècle en Orient, et qui croyait à

la transmigration des âmes aurait été un bon hindouiste et cette même sensibilité nous incline à penser qu'Al Hallaj vécut et termina sa vie comme un de ces grands Saints iconoclastes poursuivis et détruits par une Inquisition fer de lance du pouvoir en place.

Que dire des Cyniques de l'Antiquité, qui prônaient la liberté totale de pensée et d'attitude, qui préconisaient le non conformisme face aux valeurs en place, sinon qu'ils étaient des gnostiques ?

Mais qu'importe l'étiquette, ce n'est pas à l'étiquette, à l'enseigne que le gnostique reconnaît son semblable, ce « lui-même » ; ce n'est pas aux paroles prononcées ou écrites (mensonges ou leçons apprises) qu'il reconnaît cet autre « Je », c'est au Son - D'autres diraient « Lumière », je préfère « Son », en bonne vieille pythagoricienne que je suis -

Un mot encore sur le Cahier 92 : j'ai aimé la Chine « intérieure » et la Chine « extérieure » d'Yves Moatty, dont l'érudition ne stérilise jamais l'enthousiasme et la sensibilité. Vraiment, il est des êtres qui peuvent lire, apprendre, voyager tout en tirant, en toute humilité, de ces activités, la substantifique moelle gnostique ; certes, on peut dire qu'ici « le Son » est bon !

M.-E. B. (21 janvier 98)

L'infiniment petit

Je me suis fait
tout petit
tout petit
pour élire domicile
dans un gland

je suis si petit
qu'un homme,
cherchant à me
découvrir
en disséquant ce gland,
couperait chaque fois à côté
sans jamais me trouver

Car sa recherche
est inutile
tant qu'il veut augmenter
son savoir
en oubliant l'essentiel

Le gland, lui, m'a reçu
et dans un chaud terreau
attend avec patience
la fin de l'hiver
pour s'épanouir
en toute connivence

Et étant si petit
comment puis-je être
en même temps
si grand ?

Oh ! Merveille
de la contradiction
apparente
qui me permet
de me cacher
au fond du cœur
de l'homme.

Cet infiniment petit
peut ainsi passer sans
entrave,
de générations en générations
et assurer ma permanence
la plupart du temps
à l'insu même de celui
qui transmet le message.

Et finalement
qui est le plus privilégié ?
Est-ce le gland
qui me vit
en toute simplicité
ou l'homme
qui me cherche
en voulant me comprendre ?

Léon B. (janvier 98)

POESIES

Oraisons de quiétude

Rêver devant un jardin endormi.

Observer un ou deux chats soyeux.

Regarder longuement la mer.

Epouser son opale infinie

(griffée par des mouettes rieuses).

Contempler avec une tendresse soutenue

le flux et le reflux

de ses vagues enneigées.



Wimereux, 1997

Roger Quesnoy

Poésie extraite du recueil « L'OUBLI DE SOI », CAHIERS FROISSART, 1997.



Seulement fallait-il en arriver
à écarter
les deux versants de la mer
Le rêve
et la réalité de part et d'autre
et s'infléchir selon,
sans être dupe de rien

Jacques

*« et d'or la lune est ronde
qui monte à l'horizon
où l'on voit un dragon
pieds posés sur le monde »*

Max Elskamp

sur le pont où se pose
le cœur du ciel en feu
un couple de dragons
entrelacés s'oppose

la forêt de bambous
bruisant sous les tropiques
dans un frisson décèle
le chant du choca bleu

toi qui viens de partout
et contiens l'univers
la lumière de tes yeux
déferle comme une mer

de masques sans image
d'esclaves sans visage
jusqu'à l'ultime hommage
d'une lune de jade



Yves



tout en longeant les gorges
de rivière sans fin
j'ai trouvé le repos
sur l'oreiller de jade

comme un dragon déroule
ses anneaux d'émeraude
le miroir de tes yeux
exauce tous les voeux

et toi tu vogues à l'horizon
moitié chanson parfois bohème
du lilas de la vague
à la gaze des astres

sans mémoire et sans âge
solitaire tu demeures
quand glisse avec les heures
le ciel sur tes paupières

Yves

Condeur

Pour aller et venir
jouer et me délasser
chanter et m'entendre
dans le roussement de moi-même
j'obéis à ma seule impulsion
Souveraine
est ma spontanéité
et désarmante
ma candeur

Pourtant ma pudeur est extrême
Je suis sans défense
et en même temps
à jamais prémuni
contre le voyeurisme des hommes
Mon voile est opaque
et constant
Les regards indiscrets
ne sauraient atteindre à ma pudeur
car les hommes ne me voient pas
Tout serait dit
s'ils n'avaient la prétention de me voir
Mais ce qu'ils croient voir de moi
n'est pas moi.

Il n'y a pas erreur sur la personne
il y a méconnaissance de l'être
C'est parce qu'ils m'ignoient totalement
que je me voile absolument
jamais mon image ne peut tenir lieu
de ma présence

C'est bien qu'il en soit ainsi
sinon ils seraient fondroyés
à tout jamais dès l'instant